

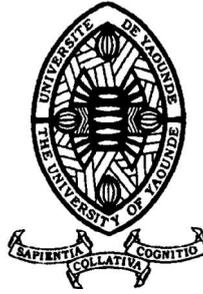
REPUBLIQUE DU CAMEROUN

*Paix – Travail – Patrie*

\*\*\*\*\*

UNIVERSITE DE YAOUNDE I  
ECOLE NORMALE SUPERIEURE  
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

\*\*\*\*\*



REPUBLIC OF CAMEROUN

*Peace – Work – Fatherland*

\*\*\*\*\*

UNIVERSITY OF YAOUNDE I  
HIGHER TEACHER TRAINING COLLEGE  
DEPARTMENT OF FRENCH

\*\*\*\*\*

## **LE REJET DANS L'INTÉRIEUR DE LA NUIT DE LÉONORA MIANO**

Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme des professeurs de  
l'enseignement secondaire deuxième grade (Di.P.E.S II)

Par :

**Mireille Nicole ADALA ADIGONO**  
**Lettres Modernes Françaises**

Sous la direction  
**Dr Thérèse TSAFACK**  
Chargé de cours

Année Académique  
2015-2016





## AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire de Yaoundé I. Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : [biblio.centrale.uyi@gmail.com](mailto:biblio.centrale.uyi@gmail.com)

## WARNING

This document is the fruit of an intense hard work defended and accepted before a jury and made available to the entire University of Yaounde I community. All intellectual property rights are reserved to the author. This implies proper citation and referencing when using this document.

On the other hand, any unlawful act, plagiarism, unauthorized duplication will lead to Penal pursuits.

Contact: [biblio.centrale.uyi@gmail.com](mailto:biblio.centrale.uyi@gmail.com)

*Mémoire présenté pour l'évaluation partielle en vue de l'obtention du Diplôme de  
Professeur de l'Enseignement Secondaire deuxième grade (D.I.P.E.S II)*

**par**

**Mireille Nicole ADALA ADIGONO**

*Licencié ès Lettres Modernes Françaises*

**sous la direction de  
Dr Thérèse TSAFACK  
Chargée de Cours**

**Année Académique 2015-2016**



## DÉDICACE

À

mon défunt père, Adigono Nkama Jean-Marie.

## REMERCIEMENTS

Dans le cadre de ce travail de recherche, nous exprimons notre profonde gratitude à :

- Notre directeur de recherche Madame Thérèse TSAFACK, pour sa rigueur scientifique, son esprit de compréhension et sa disponibilité.
- Tous les enseignants du département de Français de l'École normale supérieure de Yaoundé, pour leur encadrement pendant notre formation.
- Toutes les personnes qui nous ont assistée et sans lesquelles ce travail aurait été impossible.
- Notre chère maman, nous lui disons merci pour tous les sacrifices consentis, son soutien permanent et ses conseils qui nous ont empêchée de céder au découragement.

## RÉSUMÉ

Le présent mémoire a pour titre « Le rejet dans *L'Intérieur de la nuit* de Léonora Miano ». Il analyse ce phénomène en insistant sur les répercussions négatives qui peuvent découler sur les personnages victimes du rejet. Cette analyse saisit le rejet dans son contexte d'émergence et présente ceux qui rejettent ainsi que les motifs qui justifient ce rejet. Ainsi, l'étude montre que le mépris des femmes d'Eku et l'endoctrinement auquel s'adonnent les miliciens contribuent à l'inacceptation de l'autre et à la négation ou au refus d'un système ou de l'idéologie coloniale. Ce refus de l'autre donnera lieu à des conséquences tels le renfermement, la crise identitaire, la fuite vers l'ailleurs et la méfiance. Cette écriture du rejet qui s'énonce par le non-respect des canons scripturaire est porteuse de nombreux enjeux car elle permet à l'auteure non seulement de revisiter le passé mais aussi de proposer des pistes de solutions pour qu'un tel phénomène puisse être éradiqué. Il s'agissait d'un appel à l'ouverture, à la tolérance et surtout à la compréhension mutuelle.

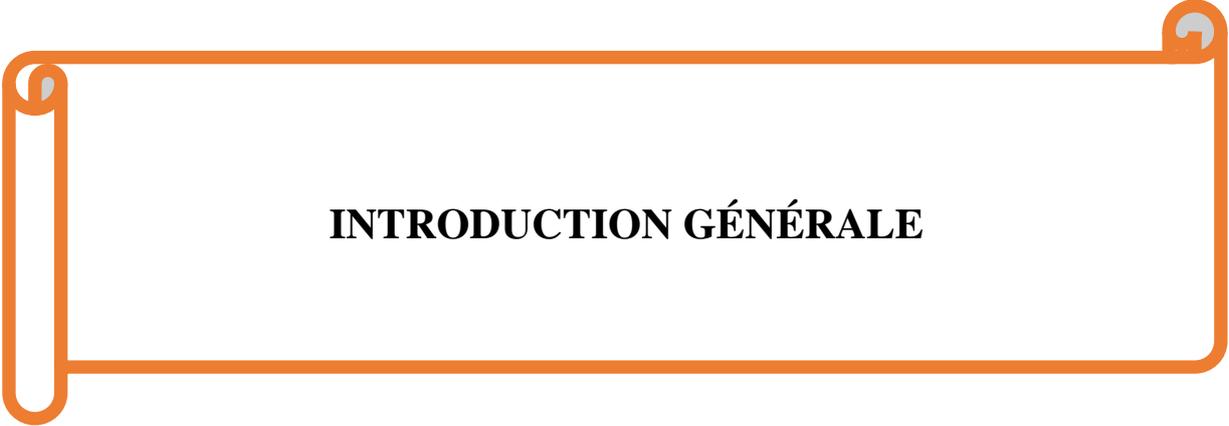
**Mots clés :** rejet, mépris, idéologie coloniale, endoctrinement, crise identitaire, compréhension mutuelle, solidarité.



## ABSTRACT

This dissertation is intitled « Le rejet dans *L'Intérieur de la nuit*, de Léonora Miano». Analyses this phenomenon by insisting on the negatives repercussions that can come from the concerned characters. This analysis causes the rejection in its emergence context and presents those rejecting the reasons that justify this rejection. So, this study shows that the contempt of the women of the women of Eku and the indoctrination to which the militiamen are devoted contribute to the acceptation of the other and to the negation or the refusal of a system. This refusal of the other will generate consequences such as the lock up, the identity crisis, the fight to another place and distrust. This writing of the rejection which states through the disrespect of the writing canons has many stakes, because it allows the author not only to re-examine the past, but also to purpose tracks of solutions so that this kind of phenomenon mought be eradicated. This is an invitation to the opening, to tolerance, and particularly an invitation to the mutual understanding.

**Key words:** rejection, reasons, contempt, indoctrination, repercussions, identity crisis, mutual understanding, solidarity, colonial ideology.



## **INTRODUCTION GÉNÉRALE**

La littérature africaine s'inspire de l'histoire de l'Afrique: traite négrière, colonisation et bataille pour son autonomisation. C'est de ces multiples bouleversements qu'elle émergera, qu'elle se diversifiera et que de multiples générations d'écrivains s'illustreront. Selon Waberi (1998), la production de l'œuvre littéraire en Afrique francophone connaît quatre générations d'écrivains.

La première est celle des pionniers (1910-1930). Ces écrivains cherchent encore leur voie. C'est la période de l'imitation des maîtres que sont les classiques français pour ceux des écrivains ayant fait de bonnes études et ayant lu ces classiques.

La seconde est celle de la négritude (1930-1960) qui aura une grande influence sur la littérature africaine avec la création des revues parmi lesquelles « Présence africaine » en 1947. Son objectif était de constituer un cadre de ralliement et de réflexion sereine entre les intellectuels africains et noirs, afin d'œuvrer pour la valorisation de la civilisation noire. Les écrits de cette époque sont avant tout une réaction contre la situation coloniale de l'Afrique, une réaction agressive face à la frustration coloniale.

La troisième est celle de la décolonisation et du désenchantement post colonial (1970-1990). Cette génération dénonce les régimes autoritaires issus de la décolonisation.

Enfin, celle des enfants de la post colonie (1990- à nos jours). Les enfants de la post colonie sont, selon Waberi (1998 : 8-15), des écrivains africains qui sont à plusieurs égards confrontés aux thèmes de l'immigration. Tantôt, ils sont eux-mêmes immigrés, tantôt, ils écrivent à propos de l'immigration en France. Par ailleurs, il convient de noter que ceux-ci sont nés après la vague des indépendances des pays africains francophones ; Léonora Miano fait partie de cette dernière génération d'écrivains. Elle est l'auteure de plusieurs recueils de poèmes et de dix romans parmi lesquels *L'Intérieur de la nuit* qui est son tout premier roman. Celui-ci fait partie de la trilogie intitulée « suite africaine ». Dans cette œuvre qui fait l'objet de ce mémoire, l'auteure pose les problèmes actuels de son pays : crise identitaire, tribalisme et violence. L'étude de ce texte nous permet de faire une lecture de l'Africain qui se cache derrière la colonisation pour justifier tous ces problèmes. Elle nous permet aussi de mettre à nu les dangers qui guettent l'Africain aux prises avec la croyance aveugle aux traditions ancestrales. De même, celui-ci nous permet de redécouvrir l'Afrique sous tous ces prismes à travers le regard de l'auteur. Il convient de noter que, la vie, particulièrement en Afrique, impose à une certaine posture à ses membres, à savoir la vie en communauté qui se doit d'être harmonieuse. Cela implique aussi que chacun de ses membres doit accepter l'autre tel qu'il est et ceci sans aucune distinction de sexe, de religion et d'origine. Il s'agit donc là d'une

famille élargie qui se doit de vivre dans une parfaite symbiose où le partage, la convivialité et la communion règnent. Et pourtant, la société que nous décrit Léonora Miano dans *L'Intérieur de la nuit* semble s'écarter de ces principes. Le fonctionnement social de ce groupe s'érige en faux contre les règles véhiculées par la vie en communauté. Et le roman africain présente une grande crise de la structure sociale en Afrique. Nous pensons donc que l'étude de ce dysfonctionnement dans *L'Intérieur de la nuit* nous semble digne d'intérêt. La condition de l'homme mise à nu par l'auteure fait ressortir la richesse de ce thème. En effet, la lecture profonde de cette œuvre nous permet de constater une détérioration des relations humaines aboutissant au rejet. C'est ce qui fait dire au personnage Eké dans l'œuvre que le rejet résulte d'un conflit culturel et idéologique découlant de la rencontre entre le blanc et le noir.

De plus, nous pensons que ce roman est porteur d'un intérêt sociologique et politique car il est riche d'enseignement sur la vie quotidienne, tant en ville qu'au village et sur les mentalités qui se heurtent, se rejettent ou se tolèrent.

Par ailleurs, le public devra trouver dans ce travail l'expression des réalités qui jalonnent la vie en Afrique en général et au Cameroun en particulier. C'est donc au regard de tout ce qui précède que nous intitulons notre travail « *le rejet dans L'Intérieur de la nuit de Léonora Miano* ». Étudier la notion de rejet dans notre travail, c'est-à-dire l'exclusion de l'autre de la société, nous permet de découvrir tous ses contours et envisager de possibles solutions face à ce phénomène.

Le mot *rejet* vient du Latin « *rejectare* » qui signifie abandon. L'Encyclopédie Larousse donne plusieurs définitions de celui-ci selon les domaines :

En biologie, c'est un phénomène par lequel, un organisme receveur se défend contre un greffon provenant d'un autre sujet et le rend ainsi inapte à remplir sa fonction.

En grammaire, c'est le fait de déplacer à la fin de la proposition le sujet ou le verbe. Autrement dit, c'est la mise en position finale d'un élément linguistique.

Pour les sociologues, il symbolise le non-respect de la norme et des valeurs culturelles.

Pour les psychologues, cette notion réfère à une forme d'exclusion délibérée d'un individu d'une relation interpersonnelle ou d'une relation sociale. Cette exclusion est appelée ostracisme ou rejet social.

C'est aussi l'action de repousser, de ne pas admettre ou de ne pas partager le point de vue de quelqu'un.

En littérature, il s'agit, en fait, soit de la non acceptation des différences, ce qui conduit à la ségrégation soit de ne pas accepter l'idéologie d'un groupe; mieux encore, de la mise à l'écart organisée d'un individu ou d'une population, d'une idéologie ou d'un système en fonction des différences ethniques, culturelles ou religieuses. C'est donc cette forme de rejet qui fera l'objet de notre travail de recherche.

*L'Intérieur de la nuit*, œuvre de la Camerounaise Léonora Miano, corpus sur lequel nous avons axé notre analyse, a été publiée en 2005 aux éditions Plon. En effet, Léonora Miano est née en 1973 à Douala au Cameroun. C'est dans cette ville qu'elle passe son enfance et son adolescence avant de s'envoler en 1991 pour la France où elle réside depuis. C'est à l'âge de huit ans qu'elle écrit ses premières poésies, le roman viendra à l'adolescence. Miano attendra longtemps avant de proposer ses textes aux éditeurs, le temps d'avoir le sentiment de posséder une écriture personnelle qui contienne son tempérament et qui restitue sa musique intérieure. Alors qu'elle a écrit en moyenne un roman par an depuis ses seize ans, ce n'est qu'à trente ans qu'elle commence à songer à se faire publier s'estimant enfin prête. Son premier roman, *L'intérieur de la nuit*, a été salué par la critique et plébiscité par les lecteurs. Plusieurs prix lui ont été attribués : Les lauriers verts de la forêt des livres, Révélation 2005 ; le Prix Louis Guilloux 2006. En effet, il s'agit d'une œuvre qui représente un pays africain, le Mboasu où les habitants se livrent à de multiples guerres. Miano va s'inspirer d'un reportage sur les enfants-soldats dans l'est du Zaïre, un cadre social où il était question de tuer et consommer un enfant.

Beaucoup de travaux ont été effectués sur les œuvres de Léonora Miano. Ainsi, on peut recenser des articles publiés dans des revues ou ouvrages collectifs :

Myriam Mallart Brussossa dans son article *Habiter un nom habiter une peau* consacrée à l'œuvre de Miano *Tels des astres éteints* met un accent sur le nom. Pour elle, la nominalisation joue un rôle important dans l'épanouissement de l'individu. À travers trois personnages de cette œuvre, elle montrera jusqu'où l'absence d'un patronyme peut faire dériver celui-ci.

Paul Kana Nguetse<sup>1</sup>(2011), dans *Écriture romanesque, musique et (re) construction identitaire dans Tels des astres éteints* de Léonora Miano pense que l'art sonore est devenu un véritable motif scriptural qui imprègne, à des degrés divers, l'ensemble de l'œuvre

---

<sup>1</sup>P. Kana Nguetse est né en 1983 à Fongo Tongo par Dschang, ville de la région de l'Ouest Cameroun. Il est titulaire d'un Master II est doctorant en Littérature comparée et est Chargé des travaux dirigés en Littérature générale comparée au Département des Langues étrangères Appliquées de l'Université de Dschang.

romanesque de la Camerounaise. Dans cette œuvre, la musique occupe une place de choix, car elle est un moyen d'expression et de quête identitaire. Les occurrences récurrentes de la musique érigent la lecture pour l'oreille avertie en un art d'écoute. En définitive, lire c'est tendre l'oreille pour savourer les chansons.

Ladislas Nzesse (2010) dans *Mode de fonctionnement de l'énonciation et modélisation du réel dans Contours du jour qui vient de Léonora Miano* pense que c'est dans et par le discours que le sujet parlant (communiquant) construit, consciemment ou inconsciemment, volontairement ou involontairement, sa propre identité et l'identité collective. En effet, dans cette étude, il a pu mettre en lumière la très nette corrélation existant entre le roman, le milieu social et culturel d'appartenance de l'auteure. Il aboutit à la conclusion selon laquelle l'art de Léonora Miano apparaît comme la manifestation de son enracinement dans son milieu socioculturel, un instrument de transmission de la culture et de l'identité africaine.

En ce qui concerne son œuvre *L'Intérieur de la nuit* et la notion de rejet dans la société africaine, nous pouvons citer quelques articles et travaux universitaires :

Marie-Rose Abomo-Maurin (2011) analyse *L'Intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano. Son analyse se fait à partir de la structuration des textes qui selon elles portent les empreintes de la tragédie classique, notamment en ce qui concerne la règle des trois unités : « Ce n'est pas le théâtre classique et pourtant, Léonora Miano situe ses deux textes dans un même espace, celui de la république Mboasu », (2011 : 304). Elle analyse cet espace et constate que les personnages reviennent d'un roman à l'autre.

Sylvie Brodziak (2010) aborde les différentes questions liées à l'affiliation. Elle s'est penchée sur le sort des enfants dans l'œuvre de Miano. Elle constate que les enfants sont les personnages principaux dans les romans de cette auteure. Ses analyses permettent de montrer que ceux-ci sont victimes de la maltraitance des hommes ou utilisés pour faire la guerre dans sa trilogie Africaine. Elle constate aussi que la quête de soi, la reconstruction, les guerres sont les principaux thèmes développés par Miano. Elle achève son étude en nous présentant la femme dans ces œuvres comme étant dominée par l'homme et le colon.

Maria Benedetta Collini (2012), dans *Le Cri, le silence, la parole : La trilogie africaine de Léonora Miano* met l'accent sur la parole. En ce qui concerne *L'Intérieur de la nuit*, l'auteure pense que l'isolement dont Ayané est victime est dû à son unicité, sa différence et à la transposition de la haine qu'éprouve les villageois à l'égard de sa mère sur elle.

Koagne k. Bachelard (2012), dans *Sémiologie appliquée à la littérature postcoloniale : l'hybridité dans L'Intérieur de la nuit* aborde le problème du métissage culturel ou des races. En effet, il estime que l'héroïne de l'œuvre convoquée est victime du rejet social du seul fait qu'elle est issue du mariage entre un villageois et une citadine, ce que les villageois trouvent inconcevable, car il voit en elle une menace à la conservation de la tradition.

Élodie Carine Tang dans sa thèse de doctorat en études littéraires intitulée *Le Malaise identitaire dans les romans de Ken Bugul, Léonora Miano et Abla Farhoud*, soutenue au Québec en 2013, aborde le malaise que les écrivaines femmes d'Afrique éprouvent. En effet, elle pense que les œuvres de celles-ci ont un écho timide dans le champ littéraire. Dans son analyse sur l'amour dans cette thèse, elle pense que les romans de Léonora Miano traduisent un monde déchiré par les guerres, les génocides, un monde fragmenté, mais aussi un monde hétérogène, hybride. « Le malaise identitaire transforme les personnages de ses textes en êtres ayant perdu tout repère éthique et moral. L'échelle des valeurs a été renversée et cette société forge d'autres valeurs : le matérialisme, la soif de pouvoir, l'homicide, le cannibalisme. » (p.115).

Nicholas Poro Souman (2015) a fait un travail de recherche intitulé *Identité et Altérité dans L'Intérieur de la nuit de Léonora Miano et Les Couloirs du bonheur de Sophie Françoise Yap Libock*. Dans ce travail, il soulève le problème de l'émergence de l'identité qui ne peut se faire en étant coupé de l'autre. En effet, la problématique générale de cette étude tourne autour de l'interculturalité. Pour mener à bien son analyse, il aura recours à la critique thématique de Jean Pierre Richard, à la sociocritique de Lucien Goldmann et au comparatisme de Claude Brunel. Il parvient à la conclusion selon laquelle, l'individu se doit de s'enraciner dans sa culture avant de s'ouvrir au monde.

En outre, Ghislaine Arlette Nguetsa (2008) dans son mémoire intitulée *La Symbolique de la nuit dans Au cœur des ténèbres de Joseph Conrad et L'Intérieur de la nuit de Léonora Miano* pense que, dans un espace primitif tel Eku, les personnages perçoivent la modernité comme un danger pour eux, ce qui suscite le rejet de l'autre.

Au vu des travaux qui ont été réalisés sur *L'Intérieur de la nuit* de Léonora Miano, nous constatons que le thème du rejet a déjà été abordé. Ces études se sont cependant limitées au rejet comme toile de fond à la question identitaire. En clair, nous l'aborderons sous le prisme des répercussions de ce phénomène sur le comportement des personnages. Notre

thème peut être considéré comme actuel dans la mesure où il nous permet de jeter un regard sur le paysage que l'Afrique offre aujourd'hui, un paysage fait de génocides et de guerres.

Notre objectif est donc celui de montrer qu'assumer la diversité des identités permet de promouvoir une certaine solidarité entre les hommes, ce qui serait pour l'Afrique gage de paix et de développement.

Le problème que soulève ce sujet est donc celui de l'impact du rejet sur les personnages. Autrement dit, comment les rapports négatifs que les personnages entretiennent entre eux influencent-ils leur personnalité ?

Selon Michel Beaud, « la problématique, c'est l'ensemble construit, autour d'une question principale, des hypothèses de recherche et des lignes d'analyse qui permettront de traiter le sujet choisi. » (1985 : 11). De cette définition, il convient de nous poser les questions ci-après :

- Quels sont les mobiles du rejet dans *L'Intérieur de la nuit* de Léonora Miano ?
- Comment ce phénomène se déploie-t-il dans notre corpus ?
- Quel est l'impact du rejet sur les personnages concernés ?
- Qu'est-ce qui justifie l'intérêt de l'auteure pour une telle orientation de son texte ?

L'hypothèse est, selon P. Foulquié, « une explication des faits reconnus plausibles et que l'on tient provisoirement dans le but de la soumettre au contrôle méthodique de l'expérience. » (1971 :30). On distingue l'hypothèse générale et l'hypothèse de recherche.

L'hypothèse générale étant selon Aktouf, « Celle qui guide la réflexion, oriente la lecture du chercheur, tout en l'aidant à procéder à certains choix ayant trait aux objectifs que vise la recherche. » (1987 : 213), nous pouvons de prime abord dire que le phénomène d'exclusion a une influence négative sur celui vers lequel il est orienté.

De cette hypothèse générale découlent les hypothèses de recherche suivantes :

**HR 1-** L'attachement au clan des villageois d'Eku et des miliciens les amène à mettre à l'écart ceux qui ne partagent pas leurs idéaux ;

**HR 2-** Ce phénomène se déploie à travers le mépris des villageois d'Eku vis-à-vis des modernistes et des hybrides ainsi qu'à travers l'endoctrinement auquel se livrent les miliciens;

**HR 3-** Du mépris et de l'endoctrinement se développent chez les personnages concernés un sentiment de frustration et une sorte de dérèglement psychologique ;

**HR 4-** À travers le phénomène du rejet, l'auteure déroule sa vision du monde.

Tout travail de recherche nécessitant une méthodologie, pour mener à bien notre étude, nous ferons appel à la critique thématique de Jean Pierre Richard et à la sociocritique de Lucien Goldmann.

La critique thématique est une méthode d'analyse littéraire. Elle représente l'ensemble des thèmes ou mieux l'ensemble des sujets, idées qui alimentent le récit. Elle consiste à relever les différents motifs c'est-à-dire les manifestations des thèmes dans une œuvre, leurs modalités de surgissement et leurs fonctions. La critique thématique est liée au sens, cette dernière permet de sentir l'imaginaire. D'après Jean Pierre Richard, le thème est abordé en fonction des motifs qui conduisent à l'élaboration d'un paysage, c'est-à-dire de la vision du monde de l'écrivain, ou mieux de son idéologie. Voilà pourquoi il affirme que le thème est : « un principe concret d'organisation, un schème ou un objet fixe autour duquel aurait tendance à se constituer et à se déployer un monde. » (1987 :116). Il constitue ainsi, l'unité signifiante, organisatrice et active de l'œuvre.

La critique thématique nous permettra donc de repérer les thèmes contenus dans l'œuvre et les décrypter.

La sociocritique quant à elle est une méthode qui privilégie la connaissance du contexte dans lequel l'œuvre a été écrite. Pour les théoriciens de cette école, ce sont les sociétés qui sont les véritables créateurs des productions intellectuelles. En effet, le texte littéraire est par essence un produit social étant donné que c'est la société qui le structure et lui donne sens. La sociocritique intervient dans ce contexte pour illustrer les rapports d'interdépendance entre le texte et la société. Voilà pourquoi, Lucien Goldmann affirmera d'ailleurs que :

Une idée ne reçoit sa véritable signification que lorsqu'elle est intégrée à l'ensemble d'une vie et d'un comportement. De plus, il arrive souvent que le comportement qui permet de comprendre l'œuvre ne soit pas celui de l'auteur, mais celui d'un groupe social (auquel il peut ne pas appartenir) et notamment lorsqu'il s'agit d'ouvrages comportant celui d'une classe sociale. (1959 :16-17).

La sociocritique est donc une méthode qui privilégie l'élément social à travers toutes ses composantes, toutes ses structures et intègre les circonstances antérieures au texte. En fait, la sociocritique ne s'intéresse pas à ce que le texte signifie, mais à ce qu'il transcrit, c'est-à-dire à ses modalités d'incorporation de l'histoire, non pas seulement au niveau des contenus,

mais aussi au niveau des formes. L'emploi de la sociocritique dans l'étude du rejet dans *L'Intérieur de la nuit* nous permettra d'établir par conséquent les relations qui existent entre le texte et le contexte d'élaboration de cette œuvre. Ce cadre théorique préalablement relevé structure notre travail en quatre principales articulations.

Le premier chapitre sera consacré aux protagonistes du rejet et leurs mobiles. Dans ce chapitre, il sera question pour nous de relever ceux qui militent pour le rejet et les causes de cette attitude. De ce fait, nous axerons notre étude principalement sur le contexte socio historique ayant donné naissance à ce phénomène ainsi qu'à ceux qui se réclament de cette tendance dans l'œuvre convoquée à partir de l'analyse de certains indices textuels.

Le deuxième chapitre quant à lui sera centré sur les manifestations de ce phénomène. Autrement dit, il s'agira de voir comment le rejet se déploie dans le texte.

Le troisième chapitre quant à lui portera sur les conséquences ou l'impact du rejet sur les personnages concernés. Ici, il sera question pour nous de voir comment ces personnages perçoivent cette réaction sociale à leur endroit.

Quant au dernier chapitre, il nous permettra de présenter la vision du monde de l'auteure, ceci à travers la mise à nu des caractéristiques de l'esthétique romanesque de Léonora Miano.

# CHAPITRE 1 : LES PROTAGONISTES DU REJET ET LEURS MOBILES

Le rejet se matérialise de diverses manières dans l'œuvre de Léonora Miano. C'est un phénomène qui a toujours existé dans toutes les sociétés de telle sorte que certains penseurs semblent la lier à un dysfonctionnement psychologique.

Étant donné que toute action est le résultat d'une cause, le rejet dans *L'Intérieur de la nuit* obéit à certains motifs inhérents au mode de fonctionnement social et à ceux qui militent en faveur de cette pratique. Ce chapitre nous permettra donc de mettre l'accent sur les protagonistes du rejet et leurs mobiles.

## 1.1. Les protagonistes du rejet

Le protagoniste est celui qui joue dans une pièce le principal rôle. Dans l'œuvre étudiée, il désigne ceux qui rejettent certains personnages. On peut y recenser deux protagonistes. Il s'agit du peuple d'Eku et des miliciens.

### 1.1.1. La population d'Eku

L'Afrique est la toile de fond du roman *L'Intérieur de la nuit*. Eku est un village situé en Afrique Équatoriale. Il fait partie du Mboasu dont la « capitale administrative [est] : Nasimapula. [Et la] Capitale économique : Sombé. [Il est composé de] Dix millions d'habitants recensés. Des tas et des tas de petits villages tels qu'Eku » (Miano, 2005 :31). La population y est traditionaliste car fidèle au culte des anciens. Ce village obéit à une certaine organisation. À la tête de celui-ci se trouve un chef qui exerce le pouvoir traditionnel. Chez les Ekus, celui-ci prend la désignation de « l'ancien », il est représenté par Eyoum. C'est ce qui transparaît dans les propos du narrateur : « et le vieil Eyoum qui cumulait les fonctions de chef et de marabout » (p.53). Il exerce un contrôle permanent sur le clan dont il a la charge et veille à l'application des us et coutumes du village. Après le chef, nous avons la doyenne des femmes Ié. Elle exerce une grande autorité auprès des autres membres du clan. Elle est chargée des grandes décisions en l'absence du chef. Elle est une personnalité de choix dans son clan. À côté de ceux-ci, on retrouve les ancêtres qui jouent un rôle important dans l'univers des croyances d'Eku. Ils sont tout-puissants pour faire le bien comme le mal. Pour

les villageois d'Eku, les ancêtres sont chargés de protéger le clan. C'est pourquoi, Eyoum « se leva, afin d'aller se recueillir dans la case aux fétiches qui se trouvait tout à fait au fond du village, sur la droite. Marchant aussi vite que le lui permettait son âge, tenant dans la main droite un chasse-mouche fait de nervures de palmes. » (p.69). Les principes d'organisation de ce village étant la culture du clan qui reconnaît la supériorité de l'homme, le mariage endogamique, la polygamie, dans cette communauté, l'existence dépend de l'obéissance aux coutumes. Le respect de ces règles devient une obligation d'autant plus que ceux qui s'en écartent s'exposent à la sanction sociale, à savoir le rejet.

Les villageois d'Eku préfigurent ainsi cette société conservatrice qui considère le changement comme un danger car « Lorsqu'on était membre d'un clan, d'une communauté, seule comptait la cohésion du groupe. » (p. 39).

En dehors des populations d'Eku existent d'autres protagonistes du rejet, les miliciens ou « forces du changement.»

### **1.1.2. Les miliciens ou forces du changement**

Ce sont des jeunes venus du Yénèpasi qui militent pour le renversement du gouvernement en place. Les propos du narrateur nous apportent une précision : « nous venons de l'Orient, de l'autre rive du fleuve, d'un pays qu'on appelle Yénèpasi, vieil homme. Comme tu l'as entendu dire, nous avons enjambé l'eau afin de rétablir la vérité qu'ont maquillée les Blancs lorsqu'ils sont venus prendre possession de nos vies. » (p. 77). Ils ont à leur tête Isilo qui milite pour le rejet des us et coutumes apportés par la colonisation. C'est ce qui ressort du passage qui suit: « Il fallait effacer tout ce que le Blanc avait laissé de mauvais : toute servilité, toute crainte du lendemain, toute ignorance de soi... » (p.98). Tout ce qu'on sait de ce personnage est perçu dans les propos d'Ayané qui le présente comme étant complexe:

Elle l'avait vu à Sombé. Lorsqu'elle achevait sa licence, il terminait une maîtrise d'Histoire, pour enseigner, disait-il. C'était un de ces étudiants étrangers, venus du Yénèpasi. Elle avait souvent entendu parler de lui. On le disait perclus de contradictions : non pas froid mais congelé du dedans, insensible au sort de quiconque, mais en même temps capable de s'émouvoir aux larmes à la pensée de certaines figures historiques telles que Shaka ou Soundiata. Seuls semblaient compter à ses yeux ses frères Isango et Ibang qui, pourtant n'étaient pas à la faculté avec lui (p. 90).

Ainsi présenté, le personnage Isilo se dévoile peu à peu. Le portrait qui est fait de lui présage déjà de son esprit révolutionnaire. Ce sont les séquelles de la colonisation qui vont le pousser à militer pour le regroupement de toutes les populations du Mboasu afin de repartir

sur de nouvelles bases, tout en faisant table rase du passé afin de retrouver l'authenticité de l'Afrique. Il est à la tête d'une armée et assistée dans sa quête par des guerriers et ses deux frères.

En somme, nous pouvons dire que les protagonistes du rejet sont la population d'Eku et les miliciens. Si les premiers rejettent la famille d'Eké, les seconds rejettent la colonisation. S'il y a rejet, c'est pour des raisons précises. Qu'est-ce qui justifie donc l'attitude de ces protagonistes ?

## **1.2. Les mobiles du rejet**

Les mobiles sont les raisons d'agir d'ordre intellectuel. C'est dès lors la recherche des causes de l'exclusion sus évoquée. Dans l'œuvre étudiée, ils renvoient à l'attachement au clan qui touche ici différents aspects : la culture du clan, le mariage, la marginalité et l'intrusion du modernisme. Ils sont les causes inhérentes au rejet pour le peuple d'Eku et les miliciens.

### **1.2.1. L'attachement au clan**

L'homme noir étant profondément ancré dans ses traditions manifeste une certaine répulsion pour tout élément susceptible d'ébranler celle-ci. Il s'agit d'un héritage culturel, c'est ainsi qu'il voit en toute action de l'étranger une irrévérence, un scandale qui tranche avec l'organisation sociale traditionnelle. On peut repérer ces certitudes dans la manière de vivre ses croyances et dans son choix de vie communautaire. En Afrique, l'individu n'a d'existence qu'au travers de son groupe d'appartenance supposé. L'on considère, à ce titre, les populations africaines comme un ensemble hétérogène et grégaire. Dans la société que nous présente Miano, la communauté est le seul cadre de référence et rien ne vit en dehors d'elle.

Au sens général, une communauté désigne un groupe social constitué de personnes partageant les mêmes caractéristiques, le même mode de vie, la même culture, la même langue, les mêmes intérêts. Elles interagissent entre elles et ont en outre un sentiment commun d'appartenance à ce groupe. Le principe de cette société est donc la coopération qui s'oppose à l'individualisme. En effet, dans ce roman, par exemple, la culture se lit dans les modes de vie qui structurent la société : l'habillement, le mariage et le comportement des femmes en société. La crise survient lorsque la norme sociale est violée ou lorsque celle-ci provoque la non-acceptation de l'individu par son clan. L'axe majeur qui démarque cette culture des autres, notamment des cultures occidentales, est le statut de l'individu dans son groupe. Ainsi, nous parlerons de clan pour mettre l'accent sur l'aspect communautaire. Il

s'agit de ce que Mungala appelle « la suprématie de la communauté sur l'individu » (1982 : 5). L'utilisation récurrente du mot « clan » dans le texte *L'Intérieur de la nuit* cache les difficultés qu'éprouve cette communauté pour tout ce qui ne correspond pas à leur idéal de vie. Miano multiplie des énoncés dans lesquels les narrateurs insistent sur le terme « clan ». Le champ lexical de ce mot peut être construit car nous aurons des termes : « les règles qui régissent le clan » (p.17), « la communauté » (pp.19, 21), « les gens de ce pays » (p. 20), « groupe » (p. 25), « les femmes du clan » (pp. 63, 144). L'emploi récurrent du mot clan traduit l'obsession que les Ekus éprouvent à l'idée d'appartenir à un ensemble, à une communauté. Ces individus sont animés par un esprit de corps où « l'individu... ne peut exister qu'avec l'accord du groupe auquel il appartient et dans la mesure où cette existence individuelle ne met pas en péril l'harmonie sociale. » (Bernard Mouralis, 1969: 59).

Par ailleurs, chez les Ekus, se pratiquent ce que Mungala appelle « la solidarité responsable ». Pour celui-ci, « elle doit être prise ici en tant que notion comportant des devoirs réciproques entre les membres et qui donnait droit par exemple à [...] une aide désintéressée, [...] au partage des peines ou de la joie par la communauté, etc.» (1982 :6). Cela implique que, la communauté s'occupe de tout le monde et apporte à chacun l'aide nécessaire. Ainsi, lorsqu'une naissance était attendue par un couple, la communauté mobilisait les ressources pour que cela se déroule dans de bonnes conditions. Or, alors qu'Aama est sur le point d'enfanter, la communauté leur propose son aide qui sera déclinée par Eké. Aussi lit-on ce qui suit : « la communauté leur avait bien sûr proposé son aide. Eké l'avait déclinée. Il ne voulait pas qu'on s'occupe de sa vie privée », (p. 19). De cette citation, nous pouvons retenir que, Eké se singularise en dédaignant l'aide ou le soutien que sa communauté veut bien lui apporter, considérant que c'est une intrusion dans « sa vie privée ». Et, cette attitude d'Eké montre l'individualisme qui le caractérise, celui-ci pouvant être perçu comme l'expression de l'égoïsme, de l'arrogance d'Eké vis-à-vis des siens.

Cette organisation communautaire de la société s'étend aussi sur le mariage. Tout d'abord, plus que l'union entre deux individus, il est conçu comme un lien entre les membres d'un même clan : « le mariage, en milieu traditionnel, est présenté comme une institution des unions dont le but est de maintenir l'équilibre du groupe en permettant des unions entre les différentes familles. Aussi est-il l'affaire de celles-ci bien plus que celle des futurs époux » (B. Mouralis, 1969 : 49). Le mariage concerne de ce fait toute la communauté. Chez les Ekus, il obéit à cette règle.

En effet, c'est le mariage endogamique qui est préconisé au sein du clan. Il peut donc être défini comme étant l'obligation pour les membres de certaines communautés de se marier au sein de leur propre groupe : famille, village, tribu, clan ou toute autre unité sociale. Au sens strict, l'endogamie est une règle prohibitive. C'est l'interdiction du mariage en dehors du groupe social d'appartenance. En outre, l'endogamie préconisée au détriment de l'exogamie permet d'éviter les tensions, les jalousies et les compétitions entre les membres d'une même famille. Pour les Ekus, il est donc mieux de se référer à ce qu'on connaît, ce qui se fait depuis des temps anciens que de se fier à la nouveauté, à l'étrange. Selon Ié dans *L'intérieur de la nuit* « Tout ce qu'elle connaissait, tout ce qu'elle voulait savoir de la terre, c'était cette clairière. Cette enclave protégée par une clôture de collines » (p.31).

De plus, il se doit d'être polygamique parce que « dans la société traditionnelle, la polygamie est acceptée par tous. Elle permet à la communauté de s'enrichir, de s'agrandir et de multiplier ses chances de s'augmenter » (M. Kane, 1982 : 397).

Par ailleurs à Eku, la femme n'a de place qu'au sein de la famille de son époux. L'individualisme étant sévèrement réprimé. Certains propos des personnages l'affirment : « Tu sais très bien, mère, qu'une femme appartient à l'homme qui l'a prise, et de fait, à son clan » (p.173). Il en est de même des enfants considérés comme des enfants du clan et non d'un seul individu. Telle est la conception de la doyenne des femmes d'Eku Ié : « Il n'y a pas d'orphelins, chaque enfant est celui du clan » (p.104). Tout se passe donc comme si l'individu ne peut s'épanouir qu'au sein de cet ensemble.

Il apparaît aussi que la population d'Eku vit repliée sur elle-même. Tout dans ce village se compose et se limite au clan. La conscience d'appartenance à une communauté se limite à la tribu. Aucun contact ni échange n'est envisagé avec les voisins ou l'extérieur. Ié dira d'ailleurs que « tout ce qu'elle connaissait, tout ce qu'elle voulait savoir de la terre, c'était cette clairière. Cette enclave protégée par une clôture de collines » (p.31). La doyenne par ces propos nous montre qu'elle n'est pas disposée à rompre avec les pratiques séculaires.

Bien plus, même le relief semble participer à cette volonté de vivre replié sur soi : « au Nord du village, il y avait ce monde qu'il fréquentait par nécessité. Au sud une brousse épaisse qu'aucun d'entre eux n'avait jamais traversée » (p.12). On peut donc dire ici que, la peur de la nouveauté pousse la populations d'Eku à vivre en autarcie et à rejeter tout ce qui ne correspond pas à leur mode de vie, à leur idéal et s'ils fréquentent le nouveau monde, ce n'est que par nécessité. Les Ekus préfèrent donc rester confinés dans le village plutôt que de se

frotter aux éventuels dangers du monde extérieur. Cette autarcie s'explique aussi par la croyance des villageois en des valeurs qu'ils jugent immuables. Ils luttent pour leur maintien. C'est pourquoi, pour la communauté, Eké représente une menace.

Au regard de ce qui précède, l'on comprend que l'attachement aux valeurs du clan est une question de vie ou de mort pour tous les individus membres de celui-ci. Le non-respect de ces valeurs par un membre est considéré comme une trahison par le groupe d'appartenance, qui devra être châtiée. L'individu est ainsi appelé à ne s'exprimer qu'à travers les valeurs morales et culturelles de l'univers de son clan :

Pour le négro-africain, vivre, c'est exister au sein de la communauté [...] Le fait de naître dans une famille, un clan ou une tribu nous plonge dans un courant vital spécifique, nous y "incorpore", nous façonne à la manière de cette communauté, modifie "ontologiquement" tout être et l'oriente à vivre et à se comporter à la façon de cette communauté. (G. C. M. Mulago, 1989 : 134-135).

C'est donc l'idée de symbiose existentielle entre l'individu et son clan qui est mise en valeur ici, cette symbiose s'opérant à travers l'attachement indéfectible aux valeurs promues par le groupe.

Nous pouvons donc dire que chez les Ekus s'opère un tri, un filtrage du type d'individus qui doit faire partie du clan, le critère pris en considération étant le respect des us et coutumes. C'est la tradition qui dicte ses lois et les populations se doivent d'y obéir. C'est le constat que nous faisons en ce qui concerne les mariages dans la communauté. Que se passe-t-il dans ce clan lorsqu'une personne incarne d'autres valeurs ?

### **1.2.2. L'intrusion du modernisme**

Le modernisme est un fort penchant pour tout ce qui est récent, actuel. C'est la colonisation qui a amené avec elle de nouvelles institutions au rang desquels le mariage monogamique, exogamique et l'école.

Dans l'œuvre, support de notre réflexion, Miano présente le mariage chez les Ekus d'une manière particulière, celle de l'union entre les fils et filles du même clan. Ce qui est préconisé, ici, c'est le mariage endogamique. Ce principe, fort pour le clan n'est pas respecté par Eké qui va s'entêter à prendre pour épouse une étrangère. Dans le passage qui suit, le narrateur nous livre la vision des villageois d'Eké: « on avait bien vu qu'elle était de cette espèce, le jour où elle avait débarqué, accrochée au bras d'Eké, le seul homme du clan qui

n'ait jamais voulu qu'une seule épouse. Il avait fait l'affront aux demoiselles du pays de les ignorer toutes pour aller chercher une étrangère. » (p. 17).

Cette étrangère, Aama telle qu'il la nommait vient de Losipotipè, un village voisin de Sombé où une femme est libre d'épouser un homme d'ailleurs. Ce mariage va créer un conflit avec les membres de son clan qui aboutira non seulement au rejet de sa femme, mais aussi au sien. À Eku, on ne se mariait donc pas par amour mais par respect des traditions. C'est, dans ce sens que les Ekus estiment que « c'était mal de trop aimer une femme » (p.17). De ce fait, le mariage devient moins une question de sentiment et d'émotion qu'un devoir social.

Par ailleurs, le peuple d'Eku préconise la polygamie, la valeur de l'homme se définissant par sa capacité à avoir plusieurs épouses ; or Eké est monogame, et donc passible de rejet. C'est ce qui transparait dans cet extrait: « lorsque ses frères lui conseillaient de prendre une autre femme, parce que c'était mal d'avoir rejeté toutes celles du clan, ensuite parce que c'était mal de trop aimer une femme, il répondait qu'il ne voyait pas pourquoi il le ferait» (p.17). Il convient de noter que Eké refuse de se fondre au monde façonné par son clan parce qu'il était « le benjamin, et ses aînés avaient tous entre deux et quatre épouses, qui avaient chacune au moins trois enfants...On pouvait bien le laisser vivre comme il l'entendait. » (p.18). La modernité rejette la polygamie et Eké est un homme « évolué » comme la plupart de ceux qui ont fréquenté l'école occidentale et qui ont adhéré au Christianisme. Il est ouvert à ce que le monde extérieur lui offre à Eku. Il choisit un mode de vie qui lui sied contrairement à la volonté du clan. Voilà pourquoi les villageois lui attribueront le titre du « seul homme du clan qui n'ait jamais voulu qu'une seule épouse» (p.16).

L'insistance de la communauté à les mettre à l'écart souligne aussi la peur des personnages de perdre leur culture. La perte des valeurs culturelles explique l'enfermement des Ekus et leur ferme volonté de marginalisation de la famille d'Eké. C'est ce que semble affirmer Ié lorsqu'elle s'adresse à Aama durant sa maladie en ces termes: « si tu l'avais élevée correctement, ta fille se ferait une obligation de t'assister à cette heure. Au lieu de quoi, elle vadrouille on ne sait où... » (p.28). Aux yeux de ces habitants, la bonne femme est donc celle qui a été choisie dans son clan car celle-ci ne sera pas en butte aux réalités qu'elle ne maîtrise pas. Les principes de vie à Eku étant anti-progressistes, loin de créer l'harmonie au sein de la communauté, contribuent à la déchéance de certains membres.

Ils voient donc d'un mauvais œil le fait que cette famille ne compte que sur elle-même, qu'elle ne les sollicite pas et surtout évite d'être confrontée à eux. À travers les propos

d'Eké, cette attitude transparaît : « la communauté leur avait bien sûr proposé son aide. Eké l'avait déclinée. Il ne voulait pas qu'on s'occupe de sa vie privée » (p.19). On note donc que l'individualisme d'Eké est perçu comme un refus, un rejet, une injure de son peuple mais surtout des traditions. Cela contribuera à son exclusion du clan. En s'écartant des normes établies par le clan, la famille d'Eké est vouée à la stigmatisation.

Pour ce qui est de l'éducation, elle est un droit humain indispensable au progrès social et économique d'un pays. Mais à Eku ce droit est plutôt renié au profit de l'apprentissage des us et coutumes. L'intrusion de l'école va bouleverser les normes de la société traditionnelle conservatrice. Pour la population de cette communauté, l'école n'a pas de place. C'est ce qui ressort de cette affirmation du narrateur : « Dès l'âge de douze ans, les garçons n'étaient que rarement envoyés à l'école. » (p.13).

Par ailleurs, les femmes d'Eku n'ont le droit ni à l'instruction ni au voyage encore moins à l'emploi. Elles se résignent à cultiver la terre et à s'occuper du foyer :

C'était aux femmes qu'il incombait de biner et de sarcler...Les filles quant à elles, demeuraient sur place à tourner et à retourner une terre, qui ne laissait pousser ce qu'on lui arrachait. Nul n'avait eu l'idée saugrenue de les faire étudier. [...] Et les femmes restaient là avec le monde sur les épaules. (p.14).

Les filles sont par conséquent condamnées dans ce village à rester des cultivatrices, à être sédentaires et à n'aspérer à aucune amélioration dans leur quotidien comme leurs ancêtres. L'instruction de la femme à Eku étant perçue comme un outrage.

Ayané a eu le privilège de faire des études, ce qui est interdit aux femmes dans cette communauté. Elle prépare une thèse de doctorat en France : « Il faut que je retourne à Paris, j'ai ma thèse... » (p.203). Elle est donc différente de ses congénères du village qui n'ont pas eu le privilège d'aller à l'école. Son instruction sera en butte contre les récriminations des villageois qui estiment que ses parents ont outrepassé leurs droits. Son instruction l'amène à raisonner les femmes de son clan et particulièrement Ié et à lui faire quelques remontrances : « Ié, je ne te laisserai pas insulter sa mémoire ! Il a vécu toute sa vie ici, à Eku. Contrairement aux hommes du clan, contrairement à tes propres fils, il a préféré trouver un travail qui lui permette de demeurer chez lui. » (p.187). Cette réaction d'Ayané considérée comme un crime de lèse-majesté est accueillie par « un murmure collectif...Les femmes d'Eku n'en revenaient pas de voir Ayané se dresser contre leur aînée... Elles ne pouvaient encourager ses transgressions » (p.187). La jeune fille s'inscrit donc dans le courant de la modernité et ne

respecte pas les us et coutumes du clan. Au même titre que la Grande Royale dans *L'Aventure Ambiguë*, elle pense que la population d'Eku doit « Apprendre à lier le bois au bois. » (C. Hamidou Kane, 1961 : 46).

L'école est également perçue par ce peuple comme un lieu qui contribue à la perte de la jeunesse. C'est ce jugement que les anciens portent sur Epa. Ayant fait des études, lors de l'invasion du village par les miliciens, il jouera le rôle d'interprète. Son engouement sera très mal vu. À travers ses pensées, Eyoum trahit l'amertume qu'il éprouve pour cette institution. Il est prêt à tout pour que les enfants de la communauté ne s'y rendent pas. C'est ce qui ressort de ses propos lors du soulèvement des miliciens contre Epa :

Souvent, pour frapper les esprits des villageois et les persuader que trop étudier était néfaste, il s'était arrangé pour faire pénétrer le désordre dans la tête d'un ou deux enfants, se servant pour cela de poudres et de potions dont il était seul à connaître la composition. (p. 83).

Il apparaît donc que pour les anciens de ce village, la population d'Eku doit demeurer analphabète, ignorante et vivre sous l'ombre du clan.

Par ailleurs, Ayané refuse de se conformer aux règles prédéfinies par son clan. Ainsi, elle ne s'habille pas à l'africaine et choisit une tenue qui trahit son contact avec l'extérieur. C'est ce qui ressort du portrait que le narrateur fait d'elle : « On l'avait vu descendre les collines vêtue d'un pantalon et d'une veste en jean. Personne à Eku ne possédait de tels vêtements » (p.25). Son non conformisme à toutes les conventions prescrites par la société Eku lui vaudra d'être bannie par les siens et particulièrement par Ié la doyenne. Elle le fera en ces termes : « Tu fais le mal sans le savoir, c'est en toi. Tout ce que nous pouvons t'accorder, c'est de venir saluer tes parents une fois par an. Nous ne toucherons pas à leur maison. [...] Quant à nous, nous aurons effectué nos rituels de protection en prévision de ta venue » (p.207).

La société d'Eku s'oppose donc au changement et continue à pérenniser les conventions établies. Ié est une fervente traditionaliste, voilà pourquoi Miano affirme qu'elle est : « une farouche protectrice de la cohésion du groupe. Lorsqu'elle traitait [Ayané] de sorcière, ce qu'elle voulait dire, c'était qu'elle mettait en danger la santé du corps que représentait le clan en refusant de s'y fondre » (p.207).

Les Ekus sont des agriculteurs ; c'est pourquoi dans la logique traditionaliste, le clan perçoit mal l'esprit d'indépendance et d'entrepreneuriat de la famille Eké comme il ressort

dans ce qui suit: « ils n'étaient pas des chasseurs, mais des cultivateurs qu'une migration ancienne et oubliée avait remportés là. » (pp.12-13). C'est ce qui explique donc leur mépris à l'endroit de ceux qui se détache des conventions du clan. Il en est ainsi d'Eké qui se lance dans la fabrication des vases en argile : « Il creusait le sol en quête d'une glaise rougeâtre qu'il façonnait en statuettes dont il faisait commerce. » (p.18).

De plus, au lieu d'être nomade comme les hommes de la communauté, Eké opte pour la sédentarité : « enfin, au lieu de se rendre dans ces territoires où se perdaient tous les hommes et d'y brader sa force contre un salaire dont on ne verrait que les restes, il restait là. » (p.18). Par ailleurs, il se démarque des siens qui ont pris pour habitude de partir au loin à la recherche du travail :

La plupart des hommes vivait au loin dans les villes du pays, dans les villes d'autres pays et ne rentrait que de manière ponctuelle. Généralement, ils ne faisaient pas fortune, dans ces lointains. La vie qu'ils y menaient mangeait tout ce qu'ils étaient censés préserver dans le but de tenir les promesses faites à eux-mêmes et au clan. (p.14).

Il a donc choisit de demeurer au village, mène une activité lucrative et assure la survie de sa famille. Ce sens de la créativité sera à l'origine de sa mise à l'écart.

En outre, loin de respecter les normes en vigueur s'agissant de l'habitat, Eké construit une maison moderne à son épouse : « il l'avait installée...dans la case qu'il avait bâtie de ses mains, avec une pièce de plus que les autres. Il lui avait construit un abri de tôle, pour lui épargner la contrainte de cuisiner ses repas en plein air comme le faisaient les femmes Ekus. » (p.17). À travers ces propos, on voit qu'une fois de plus Eké transgresse les règles en vigueur dans son village. En effet, loin de se conformer aux normes de construction de l'habitat en vigueur, Eké choisit de bâtir une demeure et une cuisine confortables. Cette démarcation de la communauté suscitera son rejet.

Après son décès, sa femme choisit d'aller dans le même sens lorsqu'elle se consacre à une petite activité lucrative. Teinturière, elle commercialise ses produits en ville : « Sa mère lui décrivait le visage des autres femmes, lorsqu'elles la voyaient se rendre à la ville deux ou trois fois par mois [...] pour y faire commerce de ses étoffes imprimées et pour s'y procurer des balles de tissu qu'elle venait teindre à Eku. » (p.34). Aama se défait donc du joug du clan pour se prendre en charge, et clamer son indépendance. Cet esprit d'entreprise fait d'elle une marginale car: « les femmes d'âge mûr, [...] demeuraient sur place, à tourner et à retourner la terre. » (p.14).

Loin de se contenter des conditions de vie millénaires difficiles, elle trouve des solutions qui contribuent à leur mieux être. On verra par ailleurs qu'au lieu de se contenter d'aller puiser de l'eau à la source, un puits sera creusé dans leur cour : « un jour, accompagné d'un cousin citadin de son élue, il avait même creusé un puits, supprimant la corvée d'aller chercher de l'eau à la source » (p.18). On peut remarquer que la famille d'Eké est objet et victime de la vision réductrice des villageois d'Eku. Ceux-ci refusent de s'arrimer au nouveau monde. C'est donc le refus de ces populations de remettre en question leur tradition qui favorise le rejet. Or, pour la famille d'Eké, il est temps de se défaire des stéréotypes de la tradition pour pouvoir se construire et s'arrimer au monde moderne. C'est dans cette lancée que Mudimbe affirme :

Le point est d'inscrire notre combat dans le présent, c'est-à-dire de prendre la responsabilité de notre futur. Nous savons être des enfants d'un passé. Nous en sommes aussi les maîtres. Il serait erroné de lui accorder un pouvoir de totalisation qu'il n'a jamais eu et ne pourrait avoir. Les mythes et autres textes qui le disent, signifient, comme notre mémoire, que nous sommes différents de nos ancêtres. Nos singularités et différences (langue, condition, projets actuels) définissent pour chacun d'entre nous une géographie et un espace d'actions possibles. À nous de le transformer, ce passé; c'est à-dire de le coloniser, de l'arranger pour qu'il s'intègre dans les lieux d'accomplissement de notre liberté, et corresponde, tant que peut se faire, à nos choix. La tradition n'est ni un ciel d'idées immuables, ni un corps de valeurs éternelles. (V.Y. Mudimbe, 1994 : 121).

De ce qui précède, nous pouvons dire que la famille d'Eké s'inscrit dans la marginalité.

Les sociologues attachent d'une manière générale à la notion de société celle de conscience collective qui suppose des normes par lesquelles les individus se définissent et se rencontrent. Lorsque ces normes sont bafouées, d'une manière ou d'une autre, l'individu en question se trouve confronté à la désapprobation collective. La marginalité c'est donc l'état ou le caractère d'un marginal. Le marginal quant à lui est, une personne vivant ou se situant en marge d'un groupe social déterminé ou plus généralement de la société dans laquelle elle vit. La marginalité est le produit d'un mécanisme de discrimination renvoyant ainsi à des représentations négatives. La marginalisation suppose donc une distanciation du social dans le sens d'une détérioration plus ou moins complète des conditions de vie. La marginalité peut être voulue ou subie. Nous pouvons donc dire que, «le marginal est dans un état d'isolement relationnel (voulue ou non) qui génère une pratique spatiale spécifique qui contribue à son tour

à l'écarter des processus d'interaction». (A. Bailly, 1986). Rejeter un individu ou un groupe à la marge, c'est aussi le percevoir comme potentiellement dangereux; c'est, pour le groupe marginalisant, affirmer la légitimité de ses fonctions de régulation et d'intégration mais c'est également lui permettre de se reconnaître comme normal en faisant jouer au groupe ou à l'individu marginalisé une fonction de repoussoir. Nous pouvons donc dire que le marginal est un hybride social car il est le fruit de deux cultures. Dans *L'Intérieur de la nuit*, c'est la famille d'Eké qui correspond à ce schéma. Le narrateur nous dit à ce propos que « Eké, l'homme d'Aama, contrevenait aux règles qui avaient toujours régit le clan » (p.17). C'est-à-dire que, pour le village, Eké est considéré comme un anticonformiste.

Ce couple se définit davantage par ce qu'il attend en tant que sujet qu'à ce que la communauté d'Eké attend d'eux. En effet, Eké est le produit de l'éducation traditionnelle et occidentale et de ces deux systèmes, il a adopté ce qui lui semblait idéal. Il l'a donc ajusté à sa personne ; conséquence, son village va le renier. C'est un couple qui n'a pas une place clairement définie dans ce village du seul fait qu'ils sont différents. Partagés entre le monde traditionnel et le monde moderne, ils sont incapables de se faire accepter.

Chez les Ekus, l'homme est celui-là qui a un rôle prédéfini. Il est supérieur à la femme et cela constitue l'un des principes fondamentaux de la société traditionnelle. Ainsi, dès sa plus tendre enfance, le jeune garçon apprend à se faire obéir par sa mère et ses sœurs et plus tard par toutes les femmes de la communauté. Miano renchérit en disant : « lorsqu'ils passaient par le village, ce n'était que pour faire tonner leurs voix en distribuant des consignes. » (p.14). L'homme exerce donc son hégémonie en tant que maître de la maisonnée. Bien plus encore, vu qu'il est supérieur à la femme, il lui paraît inconvenant d'aller puiser de l'eau à la source et s'occuper du ménage. Ces tâches sont réservées à la femme. Or dans cette communauté, Eké « se rendait à la source à sa place, et elle avait en permanence une petite réserve d'eau » (p.17). Cette propension d'Eké à alléger le quotidien de son épouse est très mal perçue par les villageoises. Eké à cause de son comportement non conformiste est traité en paria chez lui.

Par ailleurs, pour ces protagonistes féminins, qu'un homme ait plusieurs femmes ne les gênait pas, puisque les liens du mariage n'avaient pour objectif que de leur donner un statut face au clan et de fournir un arbre généalogique à leurs enfants. « Pour elles, le fait de partager avec d'autres un homme pour lequel on n'avait pas de sentiments était en quelque sorte un soulagement. » (p.38). Or Eké n'a qu'une seule épouse à qui il offre une vie à l'abri des difficultés et à qui il prodigue de l'amour. Cette attitude est mal appréciée par les femmes.

L'amour d'Eké pour Aama situait en quelque sorte celle-ci au-dessus de ces dernières, ce qui les frustrait.

Il convient de noter que cette attitude marginale n'est pas le seul fait d'Eké, il en est de même de sa fille Ayané. Fruit d'une union interdite, elle est honnie par le clan. Sa venue au monde a une particularité, celle de voir sa mère conduite à l'hôpital dans une voiture : « elle était venue au monde à la ville, dans un hôpital. L'homme avait fait venir une des relations qu'il y avait pour conduire sa femme en voiture à la maternité » (p.19). En fait, la naissance d'un enfant dans cette société était une joie pour toute la communauté. Ainsi, l'accouchement se déroulait au sein du clan et la maternité n'avait pas sa place étant un élément importé. Aussi, les membres de la communauté refusent de considérer Ayané comme membre à part entière car elle est métisse culturellement. Voilà pourquoi, ils la considéreront toujours comme une étrangère. Ié est la première à la qualifier de la sorte: « c'est la fille de l'étrangère » (p.170). Plus loin, ce ne sera plus Ié qui l'emploiera mais la plupart des femmes du clan à l'instar d'Inoni. Cette appellation généralisée, « fille de l'étrangère », chez les femmes d'Eku traduit leur manque de considération à son endroit et par conséquent leur rejet.

En somme, nous pouvons dire que le marginal est celui-là qui est éjecté volontairement ou involontairement de sa communauté. Dans l'œuvre étudiée, il s'agit d'Eké et de sa famille. Cette attitude ne prédispose donc pas les habitants de son village à entretenir des contacts avec l'extérieur. En effet, Ayané étant né d'un couple qui adopte un modèle de vie aux antipodes de celui de son village elle va être initiée à un type de vie différent s'apparentant au mode de vie des Européens.

En ce qui concerne les miliciens, l'une des raisons de leur quête est la frustration laissée par les colons. En effet, toutes les violences et humiliations infligées aux Africains pendant la colonisation n'ont pas laissé ceux-ci indemnes. Au contraire, des traumatismes en ont résulté qui ont gravement affecté sa structure. C'est le cas d'Isilo qui va user des moyens peu fiables pour replonger l'Afrique dans son passé glorieux.

Pour effacer les traces de souillure de cette colonisation, ils choisissent le chemin des armes pour circonvenir leurs voisins, afin que, comme auparavant, ils puissent communier à la même table et être unis les uns aux autres. Isilo, le meneur de la troupe, qui a fait la filière histoire à l'université de Sombè, se trouve obnubilé par son désir de créer une Afrique des temps anciens.

Le comportement des hommes politiques africains est le second mobile des miliciens. En effet, à travers leur attitude arbitraire, autoritaire et prédatrice, ces derniers ne font que reproduire des comportements d'autres autorités qui régnaient autrefois en maîtres absolus sur l'Afrique, à savoir les négriers et les colonisateurs. Ces derniers gouvernent le pays avec autorité bafouant ainsi les droits de leurs citoyens :

Les patriarches jouissaient du pouvoir suprême. C'était pour cela qu'ils étaient prêts à tout pour tenir dans leurs mains la puissance de celui qui dirait la loi. Celui que nul ne jugerait jamais. Père de la nation. Père de la révolution. Père libérateur. Grand libérateur. Celui qui jadis se déplaçait à dos d'hommes et qui disposait désormais de berlines climatisées, et d'avions personnels. Celui dont les serviteurs étaient jadis enterrés vivants et qui faisait aujourd'hui vivre son peuple dans les souterrains du manque et de l'obscurantisme. Cette terre n'avait connu que des pères au cours des âges. (p.162).

Ces excès décriés par Isilo justifient la rage qu'il éprouve, d'où son désir de renverser cette tendance. C'est pour l'intégrité de l'Afrique qu'il milite et de ce fait, son désir de retour aux sources participe de cet idéal.

Epa un des jeunes d'Eku va plus loin en pensant que le colonisateur lorsqu'il a été chassé par les indépendances a laissé à la tête des États des marionnettes qu'il continue de téléguider afin de continuer d'assouvir ses bas instincts. C'est pourquoi il dira :

Jamais la famille d'Eyoum n'aurait dû avoir le commandement. Ceux auxquels ce pouvoir devait revenir, les parents de la vieille Io, avaient été écartés par les colons qui ne les trouvaient pas assez malléables. Ils posaient trop de questions, demandaient des avantages pour les leurs, [...] parce que la famille d'Eyoum était une famille de féticheurs, on avait accepté son autorité, par crainte des représailles surnaturelles. Et cette famille-là ne voulait rien de spécial. Rien que le pouvoir, qui lui fut accordé, de régner sur Eku. (p.79).

C'est dans le but de soigner ces maux introduits par le colonisateur que les miliciens choisissent la voie des armes. Ceux-ci dans leur quête, espèrent rétablir toutes les valeurs chères à l'Afrique.

Au terme de ce premier chapitre de notre étude, nous constatons que, dans l'œuvre, le rejet est imposé et non choisi. Il a pour protagoniste la population d'Eku et les miliciens. Les mobiles de ceux-ci sont liés pour la plupart au groupe d'appartenance de l'individu et aux séquelles laissées par la colonisation. Il consiste donc à reléguer certains membres du groupe (la famille d'Eké) à un rang subsidiaire. La description que notre auteur fait du rejet montre qu'il est un fait collectif. En effet, les êtres rejetés oscillent entre deux cultures différentes,

tradition et modernité, qui ne correspondent pas au système de la société dans laquelle ils vivent, ce qui contribue à leur mise à l'écart, à leur rejet. Nous pouvons donc dire que les rapports que les personnages entretiennent entre eux et avec la tradition ainsi que la colonisation dont les séquelles sont encore visibles chez les Ekus sont les éléments constitutifs du rejet dans l'œuvre. Le rejet est de ce fait le prix à payer pour tous ceux qui ne se conforment pas aux règles édictées par le clan. Nous conviendrons alors avec Jacques Chevrier que :

Qu'il soit un exilé du dedans ou du dehors, le héros du roman africain contemporain apparaît en effet comme un individu qui, d'une manière ou d'une autre, vit l'expérience de la rupture, de l'exclusion, de la dissidence ou de la marginalité (Jacques Chevrier, 2005 : 241).

Les personnages incarnant le rejet créé par Miano sont donc les garants de l'individualisme, de la force de l'homme contre les lois imposées par la communauté. Les protagonistes du rejet et leurs mobiles ainsi déroulés, il nous convient de voir comment celui-ci se cristallise dans l'œuvre étudiée.

## CHAPITRE 2 : LES MANIFESTATIONS DU REJET DANS *L'INTÉRIEUR DE LA NUIT* DE MIANO

Dans *L'Intérieur de la nuit*, parler de manifestation revient à faire ressortir les indices, autrement dit les caractéristiques du rejet. Dans ce chapitre, notre réflexion s'articulera autour du mépris d'une part et de l'endoctrinement d'autre part.

### 2.1. Le mépris

Par mépris, nous entendons le sentiment par lequel, on juge une personne ou une chose indigne de considération et d'attention. Dans *L'Intérieur de la nuit*, il sera question de mettre en exergue les indices qui le traduisent. Il prend trois formes dans l'œuvre : la médisance, les injures et le mysticisme.

#### 2.1.1 La médisance

Nous entendons par médisance, l'action de tenir des propos malveillants sur autrui. En d'autres termes, il s'agit d'une espèce de dénigrement qui enfreint les règles de la morale. Dans l'œuvre, la médisance fait partie de l'apanage des Ekus qui n'admettent pas les choix de vie d'Eké. Ces choix se regroupent autour de trois grands axes à savoir : le mariage, la répartition des rôles et la scolarisation d'Ayané.

La population d'Eké éprouve du ressentiment pour l'un de ses fils, déçue par le choix qu'a fait celui-ci d'épouser Aama. Une telle attitude est due au non-respect des principes sociaux. En effet, le choix d'Aama comme épouse amène les femmes du clan à manifester à l'endroit de celle-ci des attitudes de rejet. Elles estiment qu'elle est traitée comme « une princesse ». Le dialogue qui suit traduit leur antipathie à l'égard du personnage:

- Vois-moi celle-là. Venir jusqu'ici pour nous montrer qu'elle nous dépasse ! Disait l'une.
- Je te dis ! Parce qu'elle vient presque de la ville, elle ne peut pas piler ses plantains devant sa case comme nous, renchérisait une autre, et elles continuaient :
- Elle ne peut pas se lever avec le soleil, pour aller puiser son eau.
- Non. Le soleil se lève trop tôt, pour les femmes d'à côté de la ville.

- L'autre jour, Eké ne s'est pas contenté de l'accompagner à la source. Il y est allé à sa place ! Comme une femme ! (p.17).

Si Miano présente leur aversion à l'égard d'Aama, c'est pour mettre en exergue le sentiment de complexe qui les anime. Celui-ci peut se justifier sous le prisme psychanalytique. En effet, lorsque Freud présente sa psychanalyse, c'est dans le but de comprendre les mobiles qui sous-tendent le comportement de l'homme. Celui-ci peut être soit sous l'emprise du Surmoi, siège des règlementations, des normes, des obligations, soit sous celle du Moi, modérateur, juge, soit enfin sous l'influence du Ça, la partie des sensibilités, des émotions et des passions. Concernant notre texte, nous pouvons dire que les paroles professées par les femmes témoignent de l'influence majeure et fondamentale du Ça. Cela se traduit par le refus d'admettre qu'Aama soit différente d'elles ; elles ont de la peine à contenir leurs émotions, leurs appétits face à cette situation. Dire que cette dernière les dépasse, par exemple, montrent combien de fois elles se sentent blessées dans leur être profond. Ces blessures contribuent à ne développer que des sentiments de jalousie, de dénigrement et de diffamation. Leur Moi étant défaillant, elles se laissent égarer par l'instinct du mal, le thanatos.

C'est donc pour dire qu'avec Freud, le Ça fait naître en nous des idées malsaines qui, lorsqu'elles sont excessives, polluent l'existence et détruisent l'homme. C'est ce qui justifie la malveillance que ce peuple éprouve à l'égard de leur congénère. L'on pourrait aussi voir en ces femmes la manifestation d'un sentiment d'infériorité parce que, disent-elles, Aama vient de la ville. Cette conception de la ville a toujours suscité de l'intérêt pour les villageoises d'autant plus que ces dernières estiment qu'Aama leur est supérieure. Cela suppose également que les citadins sont considérés comme des dangers pour les gardiens de la tradition. Cette perception vient du fait que pour les anciens, ceux-ci ont perdu le sens des valeurs traditionnelles; ils sont donc des acculturés.

Leur préoccupation va plus loin. Ainsi, qu'Eké se consacre aux tâches ménagères à la place de son épouse constitue un scandale, un crime de lèse-majesté. Ceci est d'autant plus grave lorsqu'elles s'imaginent que toutes ces tâches reposent sur leurs épaules. Il s'agit en fait d'une inversion de rôles, situation qui ne peut qu'exacerber leur haine.

Dans cette œuvre, Miano crée des personnages féminins qui ôtent le phallus à Eké. En effet, dans cette communauté, le statut sexuel des personnages est conféré par le groupe. Il dépend de l'activité et du comportement que l'individu adopte face au clan. Eké perd sa masculinité parce qu'il ne se conforme pas aux tâches assignées à chaque genre « c'était aux

femmes qu'il incombait de biner et de sarcler, les hommes ayant le devoir de prendre la route, selon une tradition dont le temps avait gommé l'origine et le sens » (p.13). Loin de faire comme ses congénères, il reste au village et subvient aux besoins de sa famille. C'est ce qui lui fait perdre sa masculinité au regard des villageoises : « cet homme-là n'en était pas un » (p.18). Plus loin, son pouvoir lui est retiré simplement parce qu' « au cours des trois derniers mois de grossesse [sa femme] avait dû garder le lit, transformant son mari en femme. » (p.19). Aussi, la description qui est faite de lui participe également de ce renversement des rôles. Sa voix est décrite comme étant celle d'une femme : « il avait exprimé son refus d'une voix de miel » (p. 19). Son regard est aussi comparé à une eau de source. Ces deux éléments nous montrent que les femmes d'Eku déconstruisent dans leurs propos ce qui fait l'identité d'Eké. Elles sont déçues par son comportement. C'est pourquoi elles lui retirent son pouvoir. Au regard de celles-ci, il perd non seulement son identité mais, il est sanctionné, banni du clan.

De plus, les femmes d'Eku ne conçoivent pas qu'Eké, n'ait qu'une seule femme. Cette situation alimente les discussions entre elles. Celles-ci suspectent Aama de s'être servie de sortilèges pour l'envoûter. L'envoûtement dont il question se traduit en ces termes :

- C'est une sorcière, lui lançait-on.
- Elle a fait manger de ses propres excréments à ton père, ajoutait-on.
- Elle conserve sous sa couche quelques caillots de sang menstruel, c'est pourquoi il n'en regarde aucune autre.
- Dans le puits qu'ils ont creusé, il y a des esprits. (p.40).

Ces propos, aussi déconcertants soient-ils, sont rapportés à Ayané par les enfants du clan. Ils traduisent les propos calomnieux des villageoises à l'endroit de l'étrangère. Les accusations dont elle est victime s'inscrivent en droite ligne des exigences du groupe. Celles-ci, rappelons-le, contraignent les hommes à une vie polygamique. Le statut monogamique dont jouit Eké est pour les femmes d'Eku, dû aux pratiques magico-religieuses de son épouse qui se sert de certaines composantes mystiques pour le conserver dans l'état d'infériorité. La complicité qui existe entre Eké et sa femme devient pour le couple un facteur déstabilisant d'autant plus qu'ils se détournent des préceptes du groupe pour en fonder les-leurs. Il y a donc comme un changement de vecteur traditionnel dans la compréhension des coutumes. Cela se justifie par l'idée selon laquelle les esprits se trouvent, comme des gardiens du temple, dans le puits qu'« ils ont creusés ». Nous avons le sentiment qu'ils ont apporté, dans le village, une nouvelle tradition. Il s'agit en d'autres termes de dire que le puits est le lieu dans lequel

résident leurs esprits maléfiques, autrement dit leur totem. Nous pouvons donc constater que les potentielles prétendantes d'Eké fondent leurs jugements sur des à priori, des idées préconçues, superstitieuses, non démontrables. Elles deviennent, de ce fait, l'incarnation de la frustration et foyer de toute insatisfaction.

En outre, si l'on se réfère aux travaux d'Albert Memmi, on peut déduire que les Ekus ont peur de l'étranger. Leur peur de l'étranger fait du clan un groupe xénophobe. La xénophobie de ce groupe est visible lorsqu'on compare le comportement qu'affichent les villageoises vis à vis d'Eké et de sa famille avec la démarche raciste que Memmi expose en ces termes : « quoi qu'il en soit, la différence est d'une certaine manière trouble et négation de l'ordre établi. Devant l'étrangeté de l'autre, on risque d'hésiter sur soi-même. Et pour se rassurer, pour se confirmer, il faudra refuser, nier l'autre.» (Memmi, 1994 :13).

Rien donc de surprenant si les Ekus paniquent devant la famille d'Eké. Ils sont troublés par l'étrangeté de cette famille et recherchent leur confort personnel à travers la stigmatisation de ces derniers. Tout compte fait, les Ekus refusent simplement d'intégrer un modèle de vie différent dans leur regroupement social. C'est pourquoi les femmes d'Eku disent que « tout le monde le trouvait bizarre » (p. 18). Ainsi, cette communauté refuse tout contact avec toute personne considérée comme ne satisfaisant pas aux attentes du clan: « on leur avait fichu la paix...et on s'appliquait à les ignorer. » (p.18).

Par ailleurs, elles reprochent à Aama le mauvais usage de la terre. Ce mauvais usage se traduit par la création du jardin. C'est ce qui les amène à dire :

- Vois- moi celle-là ! Gaspiller la terre de cette façon.
- Au lieu de faire pousser de l'arachide, des tomates, la voilà qui plante les choses qu'on ne mange pas.
- Je vous dis qu'elle est folle... (P. 20).

La terre, en effet, est un réservoir pour la sauvegarde de la vie humaine. En fait, le travail de la terre n'a pour seul objectif que d'assurer la subsistance; l'employer à d'autres fins revient à transgresser les normes sociales. Le narrateur nous dit à propos qu'« elle faisait pousser des fleurs uniquement pour admirer la beauté de [celle-ci] et en humer le parfum...» (p.20). En mettant l'accent sur cet aspect du personnage, il s'agit pour ces femmes de ressortir implicitement le côté égoïste du personnage auquel vient s'ajouter la paresse. Paresseuse parce que la création du jardin est une activité de détente. Égoïste, parce qu'Aama ne produit rien pouvant aider la communauté.

Un autre reproche auquel ces femmes se livrent à l'endroit d'Aama et qui alimente leurs propos malveillants est la non-participation de celle-ci à la cohésion du groupe. Lors d'un entretien d'Aama avec sa fille, elle lui fait cette confession: « - Tu sais, ma fille, je ne suis pas d'ici. Alors, si je me mêle d'histoire d'argent, je suis sûr de m'attirer des ennuis », (p.39). L'étrangère refuse d'intégrer l'association pour deux raisons à savoir : ses origines d'une part et les questions financières d'autre part. S'agissant de ses origines, elle avoue à Ayané qu'elle ne partage pas, avec ces villageoises, les mêmes coutumes ; elle est originaire d'une tribu différente et c'est la raison pour laquelle elles ne jouissent pas du même patrimoine culturel. Consciente des récriminations dont elle est victime, elle accepte l'asocialisation. Dans les regroupements à but lucratif, il existe très souvent des discordances entre les membres à tel enseigne que celles-ci dégénèrent en conflit. Aama agit donc en femme avertie. Cette déclaration découle du constat d'Ayané, celui du repli sur soi de ses parents. Cette abstention ne peut qu'alimenter les conversations des femmes du village qui

Aurai[en]t préféré la voir courir ce risque. Se laisser, n'est ce serait-ce qu'une fois, bizuter par les femmes du clan. Leur donner l'occasion de passer sur elle leur rage de voir exister ce qu'on leur[s] avai[en]t appris sitôt à enterrer [...] On l'avait haïe deux fois plus, de ne même pas tenter de s'intégrer. D'entretenir et de tenir la distance. (p.39).

En fait, les femmes d'Eku ne comprennent pas comment une personne, appartenant à une communauté, peut se défaire de celle-ci en vivant repliée sur elle-même. Cette vie de recluse pousse ces femmes à désirer sa disparition.

Par ailleurs, la naissance d'Ayané est aussi perçue comme une malédiction non pas seulement par son sexe féminin, mais parce que les villageois détestent sa mère qui est une étrangère. « Et puis, Aama avait accouché. D'une fille, évidemment » (p.19). L'adverbe « évidemment » employé confirme les idées toutes faites de la population que rapporte le narrateur dans le récit, celle d'un sort que les femmes du village auraient jeté à la mère de la petite Ayané. Ceci implique aussi que, dans cette société, la naissance d'une fille est une malédiction. Cette malédiction va être traduite par la description du physique de la petite qui enchante le clan. Là encore, il y a matérialisation du pouvoir de la population qui se fait par l'emploi de l'adverbe « évidemment » : « La petite, qui était évidemment minuscule parce qu'une femme telle que cette Aama ne pouvait qu'accoucher d'une ridicule petite fille, était dans les bras de son père » (p.19). Il apparaît donc que, le portrait physique d'Ayané est dégradant, non seulement elle est minuscule, mais elle est « frêle et pâle de teint » (p.20) et

par conséquent « ridicule ». De par son sexe féminin, et son physique peu robuste, Ayané est condamné au rejet car, elle incarne pour les villageoises, ce qui est étrange. De ce fait, elle n'est pas digne d'intérêt.

Nommer quelqu'un, c'est lui conférer une identité. Selon les cultures et les contextes, nommer c'est relier la personne à un groupe, à un clan, à une lignée. C'est la raison pour laquelle, on choisit très souvent de donner le nom d'un ancêtre, d'un nom spécifiquement lié à l'ethnie, à la religion du groupe. Chez les Ekus, nommer quelqu'un, c'est lui donner le nom d'un ancêtre, symbole non seulement de protection, mais aussi de représentation physique. Dans *L'Intérieur de la nuit*, on assiste à une sorte de dénominisation. Le nom Ayané est une dénominisation qui n'a aucune signification ou matérialisation dans son groupe. En effet, après la naissance de cette enfant ses parents choisissent de lui attribuer un nom conformément à leur vision de la société : « ils avaient donné un nom à la fillette. Un nom qu'ils avaient inventé, parce qu'aucun de ceux qui existaient ne leur paraissait assez beau pour elle. Elle s'appelait Ayané » (p.19). Ce choix des parents jugé anticonformiste aux yeux de la communauté sera aussi un facteur de médisance: « et les bouches du village avaient décidé que ce seraient-là trois syllabes imprononçables » (p 20). Le nom attribué à cet enfant constitue donc pour les Ekus une manifestation essentielle du rejet. Pour eux, le nom attribué à un individu doit s'inscrire dans une logique sociale. Généralement, il a une symbolique qui peut être soit la représentation d'un ancêtre, soit l'évocation d'une situation en rapport avec le clan ou, c'est l'expression de l'élément culturel, transmissible de génération en génération. Et pourtant, celui d'Ayané, inventé par les parents et en rapport avec l'évolution sociale vient rompre avec un système de fonctionnement culturel aux bases préétablies.

De plus, pour cette population traditionaliste, octroyer un nom ne correspondant à aucune réalité ancestrale est un gage de solitude dans le monde des vivants et celui des ancêtres pour l'individu concerné. Pour la doyenne, c'est ce qui attend Ayané : « ils avaient décrété que leur enfant serait seule à jamais, dans ce monde et dans l'autre » (p.29). Pour les Ekus, le nom recèle donc un grand pouvoir car il prédestine l'individu à une vie meilleure. Et pourtant, le nom d'Ayané ne correspond à rien, ce qui pour sa communauté la destine à une vie sombre car : « Le nom avait une incidence sur le caractère, et sur la destinée. » (p.29).

Par ailleurs, la prononciation du nom Ayané ne reflète pas la justesse énonciative de ce nom. On le voit lorsqu'Inoni s'adresse à celle-ci: « pardonne-moi fille de l'étrangère, si je prononce mal ton nom. Ayé... » (p.175). Cette déformation volontaire traduit non seulement

l'hostilité du clan vis-à-vis de tout élément importé, mais aussi le rejet de ceux qui adhèrent à ces principes.

Par conséquent, Ayané sera généralement désignée par ce pseudonyme « fille de l'étrangère ». Les femmes d'Ekú ont psychologiquement privé Ayané de son identité car le nom qui est l'élément à partir duquel on reconnaît l'identité d'un être est détournée pour signifier la non appartenance du personnage à sa communauté. C'est ce qui amène Marie-Rose Abomo-Maurin à dire que pour les Ekus : « l'étrangère et toute son engeance ne sont rien d'autres que des ennemies » (2010 : 171). Cela voudrait dire aussi qu'Eké et Aama sont des acculturés et en tant que tels, ils ne peuvent être traités qu'en ennemies au sein du clan au même titre que leur fille.

La médisance va plus loin. En traitant Ayané de « sorcière », ces femmes du clan se chargent de transposer leur haine à l'égard de la mère sur la fille. C'est ce qui transparait dans ces propos : « tu sais, la sorcellerie suit le sang : tu seras comme ta mère » (p.40). Ainsi, cette sorcellerie de la jeune fille a quelque chose d'héréditaire. Ié se montre encore plus violente. Cette violence ressort dans ses propos, pour elle : « c'est sans doute une sorcière revenue d'entre les morts » (p.20) ; et de stigmatiser son habillement en ces termes : « cette petite sorcière ! Avec ses habits d'ailleurs... Qu'est-ce qu'elle veut nous montrer ? » (p.30).

À la médisance suit l'isolement. Traitée en paria, Ayané n'a pas le droit d'être en contact avec les autres enfants :

Les femmes la disaient ensorcelée, sans doute une sorcière revenue d'entre les morts. Et même si aucune n'avait pu trouver sur sa peau de marque pour le prouver, elles interdisaient à leurs enfants de l'approcher. Jamais les gamins du pays n'avaient autant hurlé la nuit, sous les coups assenés, parfois à l'aide d'un pilon, pour s'être aventurés dans la maison interdite. (p.20).

Qu'elle soit scolarisée la met aussi au banc des accusés. C'est ce qui ressort de cet extrait relatif aux commentaires à son sujet :

- Tu ne croyais pas qu'une fille comme ça allait se conduire convenablement disait la première de la file.
- Elle est bien comme sa mère ajoutait la suivante. Prenant soin de laisser quelque chose à dire aux autres qui ne se privaient pas :
- Il paraît qu'elle est allée à l'école jusque chez les Blancs (p. 24).

Il ressort de tout ceci que c'est toute la communauté qui se ligue contre cette petite famille. De la mère à la fille, rien n'est laissé de côté. Il s'agit en fait d'un acharnement qui dépasse même les limites du rejet.

De cette partie, nous pouvons retenir que les manifestations du rejet dans *L'Intérieur de la nuit* se traduisent par la médisance. Son analyse nous a permis de comprendre que les Ekus sont très conservateurs. Cet élan conservateur n'est pas l'apanage d'Eké qui prend pour épouse une étrangère. Alors qu'il aurait voulu se réjouir de son statut matrimonial, il se voit évincer du clan. Cette animosité clanique se voit aussi dans la confusion de rôles et la scolarisation d'Ayané. Tous ces phénomènes contribuent à porter des jugements dépréciatifs à l'égard des Eké, jugement appuyés par des injures.

### **2.1.2. Les injures**

Les injures sont des paroles offensantes adressées à autrui dans le but de le blesser délibérément en cherchant à l'atteindre dans son honneur et sa dignité. Dans *L'Intérieur de la nuit*, nous nous attèlerons à faire ressortir les manifestations injurieuses à l'endroit des personnages objets de rebut social.

Inoni est le personnage majeur par lequel les premières offenses directes sont enregistrées. Celles-ci s'adressent à Ayané et sont transcrites en ces termes :

- Mais pour qui te prends-tu ? Tu reviens comme ça, tu cours ici sans saluer personne, et maintenant tu chasses les femmes qui prennent soin de ta mère ? On aurait bien voulu te voir avant ! Elle souffre depuis des mois !
- Je n'ai chassé personne, je voulais seulement les soulager...
- Que tu dis ! Et où sont tes présents, hein, qu'as-tu rapporté pour le clan ?
- Mon voyage s'est décidé très vite...
- bien sûr. Et avant d'arriver au village, tu ne pouvais pas t'arrêter à la ville pour acheter un sac de riz ? Tu es mauvaise, c'est tout ! (pp. 26-27).

Il ressort de cet extrait un face à face entre les deux personnages. Tout commence par un reproche, celui de ne pas honorer aux bons usages du groupe. En fait, ce qui caractérise cette société, c'est non seulement les liens de solidarité qui réunissent les uns aux autres et leur offre le bonheur de se sentir membre de la communauté, mais aussi l'esprit de générosité. L'arrivée d'Ayané les mains vides signe son arrêt de mort devant sa communauté. Éprise de l'esprit occidental dont l'individualisme constitue le leitmotiv, elle n'a pas pris en compte les besoins de la société son éducation ne l'ayant pas orientée dans ce sens. La réaction de son

interlocuteur témoigne de la gravité de la faute et par conséquent, elle est taxée de « mauvaise ». Il s'agit d'une injure qui n'est pas en fait un acte individuel, mais l'œuvre de toute la communauté. Si elle s'adresse à Ayané, elle va aussi bien au-delà, d'autant plus que la responsabilité des parents n'est plus à démontrer : « tout ce que je constate, c'est que bien sûr, puisqu'il méprisait nos coutumes, il a omis de te les enseigner » (p. 187), dit Ié parlant de son père. Objet de rebut, la famille Eké est aussi victime de mysticisme.

### 2.1.3. Le mysticisme

Le mysticisme est un thème très présent dans la littérature africaine. Celui-ci est considéré comme le socle de la tradition. Il met en scène deux tendances qui s'opposent. Pour les premiers, l'emploi des forces occultes peut permettre à l'Afrique de se développer. Tandis que pour les seconds l'homme n'emploie les forces occultes que pour nuire et détruire. C'est dans ce registre que l'on peut ranger *L'A-fric* de Jacques Fame Ndongo et *L'Intérieur de la nuit* de Miano. Dans son œuvre, Miano nous présente un peuple qui recourt à la sorcellerie dans un processus de destruction de l'autre.

Dans *L'Intérieur de la nuit*, Aama qui est haïe par ses congénères se trouvent être la victime des pratiques occultes. En fait, tous les moyens sont bons pour l'éloigner du clan. En effet, l'une des bases de fonctionnement de la société africaine est la magie. Le magicien en contexte africain est celui-là qui disposant de pouvoirs surnaturels a la main mise sur ses congénères. Il n'est pas différent du sorcier ou marabout dont la réputation est de communiquer avec les forces invisibles. Doté selon les adeptes de la capacité de lire dans le passé, le présent ou l'avenir, son rôle devient prépondérant dans une société acquise aux principes traditionnels. Que les femmes d'Eku sollicitent son intervention pour faire disparaître Aama témoigne de la confiance qu'elles ont de la puissance de ce dernier et de l'ampleur de la haine qu'elles éprouvent pour cette femme dont le seul tort repose sur sa différence. Sa maladie devient aussi une occasion idoine pour l'envoyer dans l'autre monde par le biais des incantations. Ainsi, ne pouvant plus supporter sa présence, elles se livrent à la récitation profonde de « mantra » ; le passage qui suit en est révélateur :

Le marabout avait beau dire que, dans son état, on communiquait avec les esprits, tout ce que savaient les femmes du village, c'était combien de patates douces, de poissons séchés et de litres d'huile la malade leur avait coûté jusque-là. Lorsqu'elles adressaient des invocations aux ancêtres dans le secret de leur cœur qui abritait déjà tant de choses inavouées, elles leur demandaient de les débarrasser de cette charge. Qu'enfin, elles n'aient

plus à donner leur plus vilain tubercule d'igname. Qu'enfin, elles n'aient plus à torcher la vieille folle qui n'avait pu offrir au clan qu'une fille tout aussi cinglée. (p.16).

Pour ces femmes, faute de l'éliminer elles-mêmes, le recours à l'autre devient une nécessité pour les décharger de ce poids qui, en fait, n'est que la contrepartie d'une ingratitude. Et, l'emploi du terme péjoratif « vieille folle » n'est que l'expression d'un dédain qui ne peut plus se contenir. La mort d'Aama, si elle arrivait, ne serait donc qu'une libération sur deux plans : sur le plan de la charge qu'elle constitue (soins et subsistance) et sur le plan de la menace qu'elle représente pour la société.

Au regard de cette analyse, il ressort que le mépris, ayant donné lieu à la médisance, aux injures, aux pratiques occultes, traduit la volonté des femmes d'Eku de restaurer le patrimoine traditionnel menacé par les coutumes étrangères. Nous pouvons reconnaître que tous ces éléments ne soulèvent qu'une seule problématique, celle du mariage exogamique. Celle-ci a jalonné l'ensemble des idées de cette partie. Le second volet de notre analyse examine quant à lui l'endoctrinement des Ekus.

## **2.2. L'endoctrinement des Ekus**

L'endoctrinement peut être défini comme le processus par lequel on impose à quelqu'un sa propre vision, son point de vue. Dans notre travail, il sera question de voir quels sont les moyens utilisés par les miliciens pour se libérer du joug de l'Occident. Notre analyse portera sur les idées révolutionnaires et le sacrifice humain.

### **2.2.1. Les idées révolutionnaires**

Les idées révolutionnaires s'inscrivent dans la logique de la revendication de l'identité des peuples Africains. Cette idéologie est celle des miliciens ou forces du changement. La préoccupation qui est la leur s'inscrit dans une idéologie du rejet de la colonisation. Pour eux, la colonisation a asservi l'Africain et l'a dépossédé de toutes ses richesses, de toute sa culture, bref de son identité. En détruisant l'identité africaine, l'idéologie Occidentale était d'imposer son héritage afin qu'elle reste et demeure toujours la seule maîtresse. C'est donc, cette crise identitaire qui amène Isilo à dire qu'

Il fallait effacer tout ce que le Blanc avait laissé de mauvais : toute servilité, toute crainte du lendemain, toute ignorance de soi... Et au stade où on en était arrivé, ce n'était plus l'eau qui devait servir au nettoyage, mais le sang. Il fallait laver toute cette honte dans le sacré. (p.98).

Ces propos d'Isilo montrent la volonté de rompre radicalement d'avec l'idéologie coloniale. Pour y parvenir, il procèdera à des enseignements pour convaincre la tribu d'Eku de partager cette philosophie. C'est dans cette perspective qu'il déclare :

Notre histoire, je te l'ai dit, a été malmenée par les colons, et notre famille a oublié d'entretenir les liens qui unissaient les uns aux autres chacun de ses membres. C'est de là qu'est venue notre défaite face aux envahisseurs, et c'est là que réside notre faiblesse actuelle. (p.77).

Cette déclaration d'Isilo montre que l'histoire de l'Afrique a été biaisée. Biaisée parce que le colon a toujours fait croire au colonisé qu'il est le créateur et le garant de son existence. Pour être plus convaincant, il montrera que toute la civilisation Occidentale vient de l'Égypte pharaonique et par conséquent, les grandes figures des colons y ont séjournés Il renchérit en disant:

L'Égypte était peuplée de nègres, et tant qu'il en fut ainsi, elle éclaira le monde. Car, sachez-le, la lumière qui ne luit pas sur nos peaux sombres, nous la recelons à l'intérieur: dans nos cœurs et nos esprits. Ceux qui gouvernent le monde et qui en écrivent chaque jour l'Histoire, en fonction de leurs seuls intérêts, ne peuvent révéler les sources de leur pouvoir. Il faut que vous le sachiez, ce n'est pas uniquement l'Homme qui a vu le jour sur la terre d'Afrique ! Ce sont aussi la conscience et la connaissance qui président à l'édification de toute chose. Tout ce qu'ils savent, c'est de nous qu'ils le tiennent ! (p. 93).

Ce propos du milicien nous amène à comprendre que l'écriture de l'histoire est fonction des aspirations de ceux qui détiennent le pouvoir. C'est dire en d'autres termes que le récit de l'histoire dépend de ses bénéficiaires. Il appelle les Ekus à s'instruire et à prendre conscience de ce qui fait leur essence. Il rappelle enfin que tout ce dont se targue le colonisateur lui a été enseigné par les grands prêtres Égyptiens. C'est pour dire que pour les miliciens, le colonisateur les domine avec leurs propres armes. Ces armes ont pour objectifs de détruire la spiritualité, les totems, bref la religion africaine. C'est ainsi qu'il exprime son dépit en ces termes :

Malheureusement, au moment de l'occupation coloniale, les identités africaines furent mutilées, la spiritualité détruite. Les envahisseurs emportèrent tous nos grands totems, afin de les enfermer dans les musées et de les réduire au silence ! Ils firent croire aux Africains qu'ils ne connaissaient pas Dieu, et qu'ils ne pouvaient que les ignorer ! Ils s'employèrent à effacer le nom qu'ils lui donnaient dans leur langue, pour le remplacer par des vocables

vides ! Or, celui qui ne peut nommer Dieu dans sa langue peut-il espérer en être entendu ?  
Le nom de Dieu est une vibration que chaque peuple doit émettre à sa façon ! (p.95).

De ces propos, il ressort que la colonisation a favorisé la perte des repères pour les Africains. En effet, lorsque le colon dépouille l'Afrique de toutes ses richesses, c'est pour montrer aux yeux du monde que ce continent n'a pas d'histoire et de ce fait, les Africains sont des barbares. Cette barbarie illustre et traduit l'incapacité de l'Africain à comprendre le monde. Détruire la spiritualité d'un peuple, c'est l'ensevelir. En d'autres mots, la spiritualité est ce qui fonde toute culture et tout peuple. En détruisant la spiritualité africaine, le colon apportait une nouvelle religion. Ce dépouillement culturel incite Isilo à penser à un renversement par le biais d'une révolution. Cette révolution consiste à faire participer le clan des Ekus à la lutte pour la libération de la servitude Occidentale. Réaliser ce projet exigeait une milice qui essuierait les souillures laissées par le colon. Dans un échange avec Eyoum, il déclare :

Nous avons oublié notre nom. Combien de temps cela fait-il, que nous n'avons plus célébré d'union entre descendants d'Iwié et d'Ekou, par exemple? Voilà en un mot le pacte que nous sommes venus rétablir. Cela ne se fera pas sans mal. Si nous voulons réunir notre famille, créer enfin une entité qui portera peut-être le nom de Wondja ou de Mwayé...enfin, je n'ai pas encore vraiment décidé du nom...nous devons nous battre, et, vieil homme, tu devras me donner des soldats! (p.78).

L'objectif des miliciens est de reconsolider l'alliance qui jadis les liait aux Ekus dans le seul désir de faire rayonner la tradition africaine. Cette démarche ne se fera pas sans heurts. Il sera question de lier un pacte ou une alliance pour lutter contre l'invasion du colon. Ce pacte nécessitera un sacrifice humain.

### **2.2.2. Le sacrifice humain**

L'alliance dont il est question dépasse l'aspect physique et social pour se hisser au plan spirituel. Pour y parvenir, la population d'Ekou sera prise en otage par les miliciens qui les menacent par des armes. Cet emprisonnement vise à contenir tout le monde pour garantir de la réussite du sacrifice : « des soldats placés à la fois sur la crête des collines et autour de la place formaient un cercle au centre duquel le clan était emprisonné » (p.89).

Ainsi, à la tombée de la nuit, des miliciens prennent d'assaut Ekou et la population est prise en otage. Ce qu'ils prétendent faire, c'est tuer un enfant dont la chair sera consommée

par chaque membre de cette communauté, en vue de réunir les fils africains dispersés par le colonisateur. Il s'agit pour Isilo, « le héraut des temps nouveaux » d'un acte purificateur ; c'est ce qui ressort dans ce passage :

L'enfant dont la chair sera partagée vous fait le plus beau cadeau du monde : celui de vous lier par son sang. Quel amour plus fort que celui qui peut offrir son sang ? [...] Ce n'est pas un repas ordinaire que vous allez prendre. Il va vous renforcer, en vous rapprochant à la fois les uns des autres et de votre terre. L'enfant dont quelques morceaux seront partagés vivra en vous, comme des graines d'avenir semées dans vos cœurs. (p.124).

Ce geste qui met en scène un rituel matérialise l'union entre des peuples frères. En effet, cette hostie païenne est le symbole de tous les Africains dispersés par les colons. C'est le point de départ de cette nouvelle société qu'Isilo entend créer. Ainsi, pour parvenir à laver vraiment toute cette honte, il faut qu'il obtienne le pouvoir en renversant « le père de la nation » qui maintenait la population dans la misère. Ce sacrifice est le bienvenu d'autant plus que l'Afrique est en proie à de multiples contradictions. Mais, c'est une population qui se refuse à de telles pratiques qu'elle estime barbare, et Epa, le frère d'Eyia le fera savoir. Il s'agit de laver l'Afrique de ces souillures mais « pas de cette manière » (p.106) dira-il à Isilo qui ne tient pas compte de son opinion. Il lui tiendra d'ailleurs ces propos :

Je regarde autour de moi et je vous vois, ton peuple et toi, démunis et oubliés du monde. Lorsque vous pratiquiez convenablement votre foi, lorsque l'Afrique était encore l'Afrique et qu'il ne lui venait pas cette honte d'elle-même qui l'a réduite à n'être plus rien que la fosse septique du monde, elle vivait mieux. C'est cela que je veux restaurer. (p.109).

Ce passage nous amène à comprendre que toutes les révolutions qui se produisent dans le monde ont recours à la violence. Et, celles-ci usent des sacrifices, du sang. Ce sang dans l'œuvre de Miano devient, dès lors, le symbole de l'alliance qui lie deux peuples : miliciens et Ekus pour rejeter ce qui est étranger aux principes de la communauté. C'est avec détail que le narrateur décrit cette scène de cannibalisme :

Après l'avoir dépouillé de ses vêtements, on étendit à terre le jeune Eyia. Il avait cessé de se débattre. Ibanga tendit à Esa le couteau qui avait servi quelques instants plus tôt à mettre Eyoum à mort, et dont la lame était encore maculée de son sang noir. Les deux autres lui maintenaient les membres au sol. Esa voulut lui couvrir la bouche de sa main pour l'empêcher de crier, pendant qu'il lui perforerait la poitrine. Isango s'approcha et lui fit signe d'ôter sa main, et de prélever en premier lieu les organes génitaux de l'enfant. D'une main mal assurée, les yeux baignés de larmes, il s'exécuta. Il dut s'y reprendre à plusieurs reprises, pour découper l'ensemble. Le petit poussa un cri aigu, qui devait s'imprimer à

jamais dans la mémoire de chacun. Le hurlement envahit la nuit, grimpa par-delà les collines, sembla atteindre la cime des arbres, et chaque villageois le reçut en plein cœur. (p.119).

L'horreur et la violence de cette scène traduisent l'inhumanité à laquelle se livrent ces hommes; non seulement, il s'agit de la description atroce de la mise à mort d'un enfant, mais également du prélèvement monstrueux de ses organes génitaux.

Après ce sacrifice, ce repas sera partagé par Isilo qui « se tenait bien au centre, muni d'une écuelle dans laquelle quelque chose fumait. Ils venaient à lui un par un. Il disait quelque chose. Ils ouvraient la bouche. Il y enfournait un bout de ce qui fumait. [...] Puis, ils s'en retournaient» (p.126). Ce repas peut être comparé à la communion du Christ chargée de rassembler ses fils dispersés. C'est donc dire ici que le cannibalisme est pratiqué à des fins unitaires. Ils veulent nous faire comprendre que comme le Christ, ils ne sont là que pour que d'autres hommes aient la vie éternelle c'est-à-dire une vie meilleure. Autrement dit, ils se font des boucs émissaires, des sacrifiés qui vont mourir sur la croix ; des messies qui sont porteurs d'un ordre nouveau pour que la nation, le peuple vive. Les miliciens se prennent donc pour les porte-paroles des muselés car ils ont message d'espoir à apporter au peuple.

De cette partie, nous pouvons retenir que le sacrifice humain est le symbole de la consolidation des hommes asservis qui cherchent à obtenir leur liberté.

Des manifestations du rejet dans *L'Intérieur de la nuit*, nous pouvons retenir qu'elles se sont traduites par les effets du mépris et par l'endoctrinement. Pour ce qui est du mépris, il a été question de montrer comment la population d'Eku l'emploie pour discréditer toute une famille taxée de marginale. Pour ce qui est de l'endoctrinement, il s'agissait de voir comment s'opère ce mécanisme et de montrer comment il constitue un symbole de rejet. De ce fait, quel est l'impact de ce mécanisme d'exclusion sur les personnages concernés ?

## CHAPITRE 3 : LES CONSÉQUENCES DU REJET SUR LES PERSONNAGES

Après avoir présenté les mobiles et les manifestations du rejet, il convient pour nous de présenter ses conséquences. Par conséquent, il faut entendre la résultante, l'effet d'un acte. Dans ce chapitre, nous nous intéresserons aux répercussions du rejet sur les personnages cibles. Nous les aborderons sous deux angles : social et psychologique.

### 3. 1. Sur le plan social

Le social se rapporte aux liens que les individus établissent entre eux. Dans la société que nous présente Miano, le rejet sur le plan social se traduit par le renfermement, la crise identitaire et la fuite vers l'ailleurs.

#### 3.1.1. Le renfermement

C'est l'état de celui qui refuse de s'ouvrir aux autres. Il en est ainsi d'Ayané dans *L'Intérieur de la nuit*. En effet, malgré le décès d'Eké, Ayané décide de poursuivre ses études. Elle est accueillie par sa tante Wengisané à Sombé. Dans cette nouvelle famille, la vie n'est pas différente de celle qu'elle menait chez les Ekus. Ainsi, tout comme dans son village, elle se sent seule, isolée, toujours en retrait. C'est ce qui pousse le narrateur à dire : « elle avait passé trois ans dans cette maison comme partout ailleurs, toujours en lisière de sa propre existence. » (p.42). Cette impression de confinement l'amène à changer de cadre de vie.

En outre, le renfermement d'Ayané l'empêche d'apprécier à sa juste valeur l'affection de sa tante et de ses enfants à son endroit. C'est ce qui ressort des propos du narrateur : « elle était étonnée de cette affection qu'elle n'avait jamais ressentie en vivant auprès d'eux. S'était-elle murée en elle-même au point d'altérer sa perception du réel et la charpente de sa mémoire ? » (p.166).

Par ailleurs, il convient de noter que, dans l'œuvre, Ayané est constamment écartelée entre le modernisme véhiculé par ses parents et la tradition véhiculée par Ié et l'ensemble du village. Cette situation, loin de contribuer à l'amélioration de sa situation, empêche son intégration au sein du clan. Rejetée par les siens du fait de l'origine de sa mère et des choix de son père, elle vit dès le bas âge une espèce de marginalisation. En effet, elle n'éprouve pas des liens étroits; avec son clan, elle s'y sent intruse, sa famille et elle ayant toujours été objet de

ragots. Voilà pourquoi elle opte pour l'isolement. C'est ce qui transparaît dans ses propos lors du décès de sa mère : « peut-être qu'ils ne concevaient même pas son désir de solitude et de tranquillité, de se recueillir toute seule, de pleurer si les larmes venaient, mais dans son coin » (p.53). Pour les habitants, la vie ne se conçoit qu'au sein d'un groupe et se soustraire à ce principe serait mal toléré par les membres du groupe. Or, pour Ayané, les étapes de la vie, qu'elles soient positives ou négatives, s'administrent de manière solitaire.

Malgré le repli sur soi d'Ayané à l'approche de la mort de sa mère, elle a du mal à dissimuler son chagrin aux yeux des autres. C'est ce qui ressort du passage qui suit:

C'était déjà assez difficile de dissimuler sa tristesse, l'immense culpabilité qu'elle ressentait d'avoir si peu donné des nouvelles, d'avoir tant tardé à rentrer. Elle était arrivée les bras chargés de cadeaux inutiles pour sa mère. Elle l'avait trouvée malade, sur le pas de la porte qui la mènerait hors de ce monde. Elle aurait voulu la soigner, passer auprès d'elle ses derniers moments, mais Aama refusait : elle se souvenait de ce qu'elle avait ressenti en regardant agoniser son mari, mordu par un serpent et que le guérisseur n'avait pu soigner (p. 32).

À travers ces propos, le narrateur présente la tristesse d'Ayané qui se reproche de n'avoir pas soutenu Aama tout au long de sa maladie. Il était donc difficile pour elle de masquer ses émotions. Son souhait était de voir sa mère bénéficier des fruits de son travail et de rendre celle-ci heureuse. Voilà la raison d'être de ces nombreux présents dont elle se trouve chargée. La perte de cette mère, son deuxième parent, la plongera dans une immense solitude : « Sa mère agonisait, et l'imminence de sa mort rendait plus dense sa solitude. » (p.49).

De plus, après la disparition de ses parents, la solitude du personnage s'accroît. S'étant toujours mise en marge du clan, toute tentative de rapprochement est perçue comme un fait étrange. C'est ce qui ressort des propos du narrateur alors qu'elle se rapproche d'Ekwé et d'Ebé: « depuis sa venue au monde, c'était certainement la toute première fois qu'elle les approchait de si près » (p.142). L'image qui se dégage de ces propos est celle d'un être enfermé, isolé dans un cocon, loin de tout contact extérieur. Plus loin, lorsqu'elle rencontre Inoni pour découvrir la vérité sur ce qui s'est déroulée au village, le narrateur notera que:

Ce fut la première fois qu'elle eut un contact physique avec un membre du clan. Même du temps de son enfance, lorsque les gamins du pays prétendaient venir jouer avec elle, ils ne se touchaient pas... Ils n'avaient pas voulu la toucher, et elle n'avait jamais cherché à les convaincre de ce que ça en valait la peine. (p.194).

Il ressort de ce qui précède l'existence d'une fracture profonde dans les rapports qu'Ayané entretient avec son groupe. S'étant mise en marge de cette communauté, elle a été marginalisée, et par conséquent elle a rompu tout lien avec les siens. Cependant, le renfermement n'est pas spécifique à Ayané. Il en est ainsi des femmes d'Eku.

Le silence peut aussi être considéré comme une forme de renfermement. Chez les Ekus, le soulèvement des miliciens et les faits qui se sont déroulés cette nuit doivent être gardés sous clés. Après le départ de ceux-ci, les villageois optent pour le silence. Les propos d'Ié à l'égard d'Ayané illustrent cette attitude: « si Nyambey et les ancêtres ont voulu que tu ne voies pas cela, c'était qu'ils voulaient te préserver. Alors, je n'irai pas contre leur volonté. Rien ne se produit jamais qui ne soit prévu » (p.140). Bien qu'ayant subi durant cette nuit des pertes, cette femme se refuse de transgresser les normes sociales. Elle garde une entière conviction en sa culture. Elle en est donc le porte-parole en dépit des relents de scepticisme dont elle fait preuve. En fait, elle cherche à comprendre pourquoi les ancêtres ne sont pas intervenus. Elle dira d'ailleurs : « quelle est cette épreuve et quel pouvait en être le sens ? » (p.131). On comprend donc qu'Ié recherche un message, message qui lui restait inconnu.

L'épreuve vécue par les villageois constitue un facteur de solidarité concernant les liens qui les unissent car, ils décideront de ne rien dévoiler des événements tragiques à ceux qui n'étaient pas présents. Ils retourneront donc à leur vie quotidienne comme si rien ne s'était jamais passé. Ainsi, le narrateur déclare-il : « ceux qui étaient restés sous les arbres et qui avaient participé au sacrifice d'Eyia sans en comprendre les raisons n'avaient manifestement aucune envie de raconter ce qu'ils avaient vécu. En tout cas, pas tout de suite. Ils préféreraient même ne jamais en parler » (p.132).

Plus loin, on voit les autres villageois comme Ebé calquer leur attitude sur celle de la doyenne : « tout ce que je peux te dire, c'est que si elle ne sait pas, c'est qu'elle ne doit pas savoir » (p.143). Ce renfermement a pour objectif de la part des habitants la préservation de l'équilibre social. Ceci d'autant plus que pour le clan il est des choses dont le secret est un élément indispensable. C'est dans ce cadre qu'Esa répond à Ayané « qu'on ne parle pas de tout » (p.144). En effet, pour ces populations tellement habituées à vivre en retrait, seule la cohésion du groupe compte et pour sauvegarder celle-ci, il faut parfois opter pour le silence. Refermer les portes sur ce qui nous fait souffrir, sur ce qui est capable de rompre l'harmonie et la sérénité du clan. C'est pourquoi Ié s'insurge contre Inoni qui tente d'enfreindre les règles et dévoiler aux absents de cette nuit ce qu'ils ont subi. Elle lui adresse la mise en garde suivante: « Inoni tu ne seras pas parjure ! » (p.184). En choisissant la voie du silence, les Ekus

se font un devoir de préservation de la génération future : « je protège les enfants » dira Ié, (p.185). Si pour se défaire du film de cette nuit d'horreur, le renfermement devient pour les villageois d'Eku la solution idéale, cette attitude va susciter l'incompréhension et la colère d'Ayané chez qui l'absence de maîtrise des principes de fonctionnement social reste indiscutable.

De ce qui précède, nous pouvons donc retenir que le renfermement est une conséquence du rejet. Il peut constituer soit un frein à l'épanouissement du groupe soit une aide au maintien de la cohésion au sein de celui-ci. Cependant, s'il constitue un frein à l'épanouissement de l'individu, la fuite vers l'ailleurs n'est-elle pas un facteur qui en découle ?

### **3.1.2. La fuite vers l'ailleurs**

Le rejet est un facteur discriminant qui a pour conséquence la quête de l'ailleurs. Ne pouvant se satisfaire des barrières qu'érige la tradition et encore moins se conformer, le rejeté choisit l'exil comme issue. La terre d'origine semble à Eku être inhospitalière pour Ayané ; par conséquent, elle choisit la voie de l'exil. Nous conviendrons donc avec Richard Marienstras que : « s'éloigner de ce qui est proche, se rapprocher de ce qui est lointain, c'est inverser la relation habituelle de l'homme avec son milieu social et naturel » (Richard Marienstras, 1981 :18). Ayané éprouve le sentiment qu'elle s'épanouirait mieux ailleurs. Cet ailleurs est ici l'Occident. L'Occident apparaît alors comme une terre de vertus où elle pourra se sentir elle-même. C'est pourquoi, à la mort d'Aama, son unique objectif est de trouver refuge en France. Elle dit à ce propos qu'elle voulait « grimper dans un avion en partance pour la France » (p 54). Ce pays constitue pour elle un refuge sûr afin d'échapper à cette guerre dont elle perçoit déjà les signes précurseurs dans son pays. De plus, elle est consciente du fait qu'elle n'a plus sa place à Eku étant désormais orpheline. Le narrateur nous dit à propos que « de toute manière, elle n'avait plus rien à faire là. Elle n'y avait plus personne. » (p.54). Il apparaît donc que, la fuite est aussi l'expression de la révolte contre un monde, révolte qui s'explique par le refus de subir une situation dont la situation n'échappait pas à toute évidence.

Par ailleurs, le goût de l'ailleurs est la résultante de plusieurs circonstances qui dans l'œuvre sont liées au rejet, à l'exclusion dont Ayané est victime. En effet, sa motivation est évidente. Pour elle, il s'agit de trouver un lieu où elle pourrait être elle-même; un lieu où elle ne sera pas la fille de l'étrangère ou d'un homme qui s'est corrompu par mésalliance. C'est le

tumulte, la tourmente, l'instabilité émotionnelle et le désenchantement auquel elle fait face qui la pousse à chercher refuge hors de sa communauté. Il s'agit d'un choix personnel que préside le principe de la discrétion. Elle dira d'ailleurs qu'elle « n'avait parlé à personne de son désir de s'en aller » (p.54). La frustration d'Ayané est palpable dans le conflit qui l'oppose à Ié. Elle souffre non seulement moralement, mais aussi psychologiquement. Le narrateur nous dit à ce propos qu'« Ayané s'assit, et ce ne fut qu'à ce moment-là qu'elle s'aperçut qu'elle tremblait. De partout. Des mains. Des lèvres. Un frisson lui parcourait le corps entier. » (p.187). C'est pourquoi, elle choisit de s'isoler du reste de la société. Dans l'œuvre, le personnage subit un double exil, l'un volontaire, l'autre involontaire.

En effet, très tôt elle éprouve le désir de s'en aller et l'occasion lui sera donnée lorsqu'elle ira poursuivre ses études à l'étranger. C'est pourquoi elle dit qu'« elle avait toujours su qu'elle partirait » (p.40); dévoilant ainsi clairement son intention, celui de l'exil. Elle le fera d'ailleurs. Par la suite, ce désir de l'ailleurs ne sera plus volontaire car la doyenne Ié prononcera la sentence de son exil suite à son irrévérence lors de la veillée funéraire organisée pour commémorer les morts du village :

- Tu es une sorcière par nature. Tu n'y peux rien, mais nous non plus. Tu apportes le mal, et nous ne pouvons t'accepter parmi nous...
- Tu fais le mal sans le savoir, c'est en toi. Tout ce que nous pouvons t'accorder, c'est de venir saluer tes parents une fois par an...tu viendras donc une fois pour les deux. Quant à nous, nous aurons effectué nos rituels de protection en prévision de ta venue (pp. 206-207).

La sentence de la doyenne sonne donc le glas sur la vie d'Ayané à Eku et c'est son bannissement du clan qui l'amène à aller vivre en ville. Partir pour Ayané semble être la seule porte de sortie, la seule issue de secours. Elle n'a plus rien à attendre de sa communauté. Cette situation nous renforce dans notre conviction que Miano présente un monde invivable dans lequel végète son personnage car ne pouvant se réaliser pleinement.

Au demeurant, nous pouvons dire que la fuite vers l'ailleurs pose le problème de l'identité, car celui qui s'exile n'est rien moins d'autre qu'un intrus sans repères spatiaux, et culturels. Il est privé d'un cadre géographique qui, pourrait faire partie intégrante de son être.

### 3.1.3. La crise identitaire

L'identité se définit comme le caractère permanent, fondamental d'une personne, d'un groupe. Pour Jean Pierre Warnier l'identité est comme « l'ensemble des répertoires d'action, de langue et de culture qui permettent à une personne de reconnaître son appartenance à un certain groupe social et de s'identifier à lui » (2003 : 128). Le problème d'identité ne surgit donc que là où on n'a besoin de s'affirmer soi-même que face à l'autre et cette affirmation de l'identité est d'abord une auto-défense, car la différence apparaît toujours au premier abord comme une menace. L'étranger est difficile à cerner; il n'existe pas en soi. Il se constitue comme étranger dans le regard que l'autochtone porte sur lui par le biais de clichés et de stéréotypes. Tout acte de l'étranger devient dès lors défini, établi, jugé à l'aune d'une appartenance nationale qui s'exprime au moyen de ce stéréotype. Les personnages rejetés dans *L'Intérieur de la nuit* le sont uniquement parce qu'ils sont différents et vivent en accord avec cette différence. En effet, Ayané, l'héroïne de l'œuvre, toute sa vie durant est rejetée car elle ne correspond pas aux critères d'appartenance du clan : « elle avait depuis l'enfance le sentiment de ne pas appartenir à ce peuple » (p.141). Elle est d'un père d'Eku et d'une mère de la ville. Dès le bas âge, elle est écartelée entre les deux pôles car elle est partagée entre la vision des membres de son clan et la manière dont vivent ses parents. C'est pourquoi elle affirme : « personne n'avait le temps de s'inquiéter d'elle, de cette balafre qu'elle trimbalait au-dedans, de n'être de nulle part. » (p.34). Ayané ne se reconnaît aucune appartenance. Car quel que soit le côté où elle se trouve, elle ne se sent pas à l'aise ni en phase. En ville, elle se sent différente des autres. C'est pourquoi elle s'interroge sur le fait de savoir « pourquoi elle n'était pas pétrie dans la même glaise. Pourquoi toujours chercher autre chose et vivre en conflit permanent avec la réalité qui l'entourait ? » (p.44). N'ayant pas de statut défini dans le groupe, elle ignore la voie à suivre. C'est ce qui amène le narrateur à dire :

Les choses étaient telles qu'elles devraient être, qu'un être humain n'était en aucune façon tenu de reconnaître une terre, un peuple et des racines, même pour leur tourner le dos. Il n'y avait ni à admettre ni à refuser. Il n'y avait qu'à fermer les yeux. Sur cette voie, le genre des êtres et leur culture, tout cela était mis de côté au profit d'une identité supérieure qui n'était en réalité qu'un manque de substance. (p.210).

Miano à travers ces propos montrent que la quête identitaire à laquelle se livre Ayané traduit son désir de faire partie d'une nation, d'appartenir à une terre où elle se sentira un membre à part entière. Refuge qui lui est refusé à Eku.

Il ressort qu'une société figée, intolérante ne contribue pas à l'épanouissement de ses membres mais contribue à la perte de leur identité. Déçue, Ayané finit par couper les liens avec la société d'Eku: « je suis choquée et je me pose des questions, mais je ne ressens aucune honte ! Ceux qui ont fait ça n'ont rien à voir avec moi. [...] En tout cas, je ne peux pas rester ici, je ne peux pas vivre au milieu de ça » (p.204). Plus loin, elle ajoute « je n'ai pas ma place ici de toutes les façons [...]. J'ai renoncé à toute appartenance » (p.204). Comme le soulignent ces deux extraits, Ayané se sent donc intruse dans cette tribu qui méprise le respect des libertés individuelles, et qui entrave son bien-être.

L'héroïne s'interroge aussi sur son héritage familial, sur ce qu'elle doit déclarer sien car ses repères ont été ébranlés. Elle dira d'ailleurs que « la distance qu'elle avait choisi de mettre entre elle et les autres l'avait reléguée à la surface des choses. Tout ce temps, elle n'avait fait qu'effleurer l'Afrique, la supposer...et se refuser à elle » (p.206). À travers ces propos, le narrateur dévoile un personnage qui ne maîtrise rien du fonctionnement social de son groupe ayant perdu ses repères. Loin d'incarner le cocon familial idéal, sa communauté se trouve être la source de son mal être.

Les lieux que fréquentent Ayané sont témoins du déchirement qui l'habite. Le village, Sombé et la France. En effet, quel que soit le lieu où elle se trouve, elle éprouve des difficultés à s'intégrer, à se fondre dans le groupe. Dans sa souffrance morale, elle pose ses parents comme responsables de sa situation; ceux-ci n'auraient pas dû chercher à faire à tout prix un enfant car « les différences étaient toujours chouettes du point de vue de ceux qui n'étaient pas différents...Ceux qui ignoraient tout des ineffables effilochures des identités mal définies » (p.36). Elle aimerait bien se fondre à la masse. Ne plus porter ce fardeau sur ses épaules. Être comme tout le monde et mener une vie normale. Elle éprouve donc un malaise profond quant à son identité et à son moi profond. En outre, Ayané se sent différente dans la capitale parce que ses parents l'ont longtemps protégée. Le séjour d'Ayané dans la capitale ne lui offre aucune solution. Certaines réalités avec leur sens lui échappent. Elle reconnaît son inadéquation au monde qui l'entoure. C'est pourquoi elle éprouve de la douleur. Celle-ci est matérialisée par le narrateur dans l'œuvre lors de son retour à Sombé :

Dehors, il y avait les gens et la partie d'elle-même dont elle ignorait tout. Dehors, il y a les raisons pour lesquelles elle vivait en équilibre sur un fil de plus en plus tenu, les raisons qu'elle ignorait de la douleur qui l'habitait depuis si longtemps. Le moment était venu de savoir pourquoi elle avait mal. (p.210).

Ayané souffre de se savoir différente, de ne pas avoir de place que ce soit au village ou à la ville, de toujours être celle qui tangué et elle veut obtenir des réponses. Et pour elle, ces réponses se trouvent dans les événements qui se déroulent au Mboasu. Elle veut par conséquent sortir de son carcan afin de découvrir son identité.

L'expression «uppercut culturel » (p.121) dans le texte montre aussi que le problème culturel, identitaire est au centre du rejet que les miliciens manifestent pour la colonisation. Le comportement des hommes d'Eku de même que celui des miliciens est une révolte. C'est fondamentalement l'expression d'une détérioration générale de l'être qui les anime. S'ils ne se reconnaissent plus, ils tentent par tous les moyens de recréer ce qu'ils croient avoir perdu : leur identité. Pour ceux-ci, les Africains ont oublié toutes les valeurs qui leurs étaient chères et se sont transformés en individus psychologiquement instables qui exigent de tout détruire pour tout recommencer. Voilà pourquoi le narrateur affirme que l'Afrique « s'automutilait en génocides ou en guerres civiles, comme pour s'enfoncer un peu plus profond dans ses blessures » (p.122). Le traumatisme subi par l'Africain est certes profond, mais les moyens qu'il emploie pour restaurer cette identité le plongent plus encore dans la démesure tout comme Christophe dans *La tragédie du roi Christophe* d'Aimé Césaire (1963). Il ressort de ce qui précède que les conséquences du rejet sur le plan social sont indéniables. Il n'en est pas moins au plan psychologique.

### **3.2. Sur le plan psychologique**

Les conséquences sur le plan psychologique nous amèneront à analyser l'impact du rejet dans l'esprit des personnages rejetés.

#### **3.2.1. La folie**

La folie désigne un dérèglement plus ou moins grave de la santé mentale, ayant pour conséquences des troubles du comportement. Elle devient possible au sein d'une société quand celle-ci est désintégrée. Elle prend son essor au cœur du mauvais fonctionnement des composantes de cette société. Les disparités sociales, les malentendus, les incompréhensions et enfin le manque de tolérance à l'égard des différences et des classes favorisent les conflits. Les conflits sociaux sont la cause de la désintégration sociale. Quand on parle de crises en Afrique, on note entre autres, la dégradation des institutions sociales que sont la famille et la dépravation des mœurs. La folie des femmes, fréquente chez Miano, naît ainsi de leur refus de se conformer à ce que l'ordre social attend d'elles. Elles sont des individus à part entières et non les membres indistincts de la communauté. La mère d'Ayané a vécu son amour pour un

homme venu d'ailleurs, ce qui lui a valu le qualificatif de folle : « une fois seulement, on avait vu une femme tenter de braver l'immuable. Une folle aux yeux du commun. Elle avait voulu faire comme si elle pouvait décider seule de la cadence qui entraînerait la ronde de ses jours » (p.15). Aama est atteinte de folie pour les femmes d'Eku tout simplement parce qu'elle a rompu avec les siens pour suivre un homme dans un village qui n'est pas le sien. De ce fait, tous les actes qu'elle pose dans la communauté sont considérés comme des dérèglements d'autant plus qu'elle est étrangère. Sa folie réside aussi dans le fait qu'elle n'a pas acceptée les valeurs proposées par son village d'accueil. En se cramponnant à ses convictions et en restant fidèle à l'orientation de son mari, elle n'a pas su trouver sa place chez les Ekus.

De plus, Sylvie Brodziak disait déjà que les romans de Miano mettent en scène « des enfants ou jeunes adultes malheureux, déstructurés et profondément meurtris » (2010 :386). Pour elle, le rejet provoque des traumatismes qui vont transformer les individus en des êtres sans foi ni loi. C'est le cas d'Inoni, Ito et Isadi. En effet, après le passage des miliciens à Eku, ces femmes vont subir des traumatismes qui s'apparenteront à de la folie. Cela va révéler un côté obscur de leur être. Elles ne comprennent pas comment leurs époux ont pu donner la mort à un enfant pour sauver leurs vies. Cette incompréhension et cette répulsion va déclencher chez Inoni une folie meurtrière et chez Ito et Isadi un renversement de rôles.

La folie d'Inoni la conduit à la dérive. C'est ainsi qu'elle tue son époux à coups de houe: « c'est mon mari, je le tue si je veux...C'est mon mari, et je dis que cette nuit, il meurt aussi » (p.134). La mort qu'elle donne à cet homme est assimilée à la folie car au sortir de cette nuit, un dérèglement psychologique va se faire jour en elle. La tradition qu'elle respectait jadis n'a plus de sens désormais. Elle est socialement inadaptée, situation qui la pousse au suicide: « Inoni s'était suicidée » (p.206). Ainsi incapable de continuer à vivre comme si rien ne s'était jamais passé, la mort devient la seule issue, un refuge.

Quant au renversement des rôles, après le départ des miliciens, Ito et Isadi vont répudier leurs maris qui n'ont pas été dignes de confiance, qui par lâcheté ont préféré donner la mort à un enfant. Vivre avec de tels êtres leur semble insurmontable, voire insupportable. C'est ce qui ressort de cet extrait:

- Mère, nous avons parlé. Nous te chargeons de faire savoir à nos époux que nous ne souhaitons plus les voir, dit Ito.
- Vous les répudiez ? Ié n'en croyait pas ses oreilles.
- En quelque sorte, même si ce n'est pas la tradition. Tu voudras bien nous accorder que les événements de cette nuit nous autorisent à y déroger, répondit Isadi (p.137).

Ces deux femmes s'autorisent à démolir certains fondements de la société traditionnelle. Ainsi, le comportement de leurs hommes les indigne. Elles s'autorisent donc à prendre des mesures contre eux. Elles peuvent, après avoir rejeté leurs époux, exercer des violences sur eux. Inoni quant à elle choisit de transformer son mari en bouillie. Cette scène fait dire au narrateur qu'il s'agit là d'une transformation :

Une transformation. Un renversement des forces en présence. Jamais il n'était arrivé dans ce village qu'une femme levât la main sur un homme. Tout au plus élevaient-elles brièvement la voix pour manifester leur désaccord ce qui était rare. Jamais une femme ne contredisait son mari en public (p.137).

Cette nuit à Eku va créer une psychose, un cataclysme dans les mentalités de ces femmes. En effet, la tradition séculaire qu'elles s'efforcent de respecter depuis des temps immémoriaux est prise en faute. Cela va les transformer en individus ayant perdu leurs repères, en êtres dépourvus de raison, bref en êtres déréglés.

Pour Sony Labou, le personnage du fou dénonce invariablement :

Les dérapages, de la société. Dans le contexte africain, le fou est un individu autorisé à exprimer en toute impunité des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire. (Le mal du siècle : l'aliénation.) Pour les auteurs africains, la folie résulte directement du mal être social où seule la responsabilité humaine reste en cause. (1994 :159).

C'est dans ce registre que s'inscrit Epupa dans l'œuvre analysée. Elle nous est présentée comme folle. En effet, marginalisée par les siens, elle développe des psychoses qui s'apparentent à la folie. Sa voix n'est pas prise en considération, elle accuse et dénonce les mensonges de l'Afrique et surtout ceux de l'Africain mais reste incomprise: « si tu savais comme ça fait mal ...Mais pourquoi ils n'écoutent pas ... Pourquoi ils me marchent dessus sans me voir?» (p.213).

En effet, la folie d'Epupa est la résultante de sa rupture d'avec ses origines mais aussi de l'histoire de l'Afrique. Par ailleurs, la folie naît aussi de l'angoisse du désir de tout maîtriser. Celle-ci se manifeste aussi par la vengeance. Les femmes maltraitent leur belle-fille dans le but de se venger de ce qu'elles-mêmes ont enduré. Nous pouvons donc dire que, le fanatisme et la superstition qui caractérisent les habitants de Mboasu sont assimilés à la folie.

Cette folie est le symbole d'une Afrique en quête de ses repères. Un autre impact sur le plan psychologique est la méfiance.

### 3.2.2. La méfiance

Le rejet prédispose à la méfiance en ce sens que la personne qui le vit, subit une certaine injustice de la part des autres. Cette impression fait naître chez l'exclu la sensation d'hostilité du milieu dans lequel il vit à telle enseigne que chacun de ses rapports est teinté de cette méfiance, de ce manque de confiance. Il est méfiant parce qu'il refuse de s'exposer aux déceptions. La méfiance devient à ce moment un moyen par lequel il s'épargne de bien des souffrances. Dans *L'Intérieur de la nuit*, Ayané correspond à ce profil. En effet, pour les femmes de son village, elle est une sorcière. Pour éviter des désagréments avec elles, elle s'emploie à ne pas susciter leur ire. Cela est manifeste lorsqu'elle va rejoindre Inoni dans sa case afin d'assouvir sa curiosité. Le narrateur nous dit à ce propos que

Si elle pénétrait dans la demeure d'une autre, elle était certaine d'être dénoncée à Ié qui trouverait des raisons supplémentaires de se débarrasser d'elle. La vieille n'attendait que de nouvelles pièces à verser dans le dossier de la fille de l'étrangère. De quoi alourdir son cas et lui fermer toutes les portes. (p.189).

Ces propos nous montrent qu'Ayané prend toutes les précautions lorsqu'elle agit au sein de son village. Il ressort ici qu'elle n'a pas confiance aux réactions des villageois au cas où elle serait surprise dans une de leur case. Cette prudence apparaît comme une forme de détachement, de discrimination. L'attitude de celle-ci est, de ce fait, la conséquence de toutes les brimades qu'elle a subies de la part des femmes de son clan. Nous conviendrons donc avec La Fontaine qui disait déjà que « la méfiance est mère de la sûreté » (La Fontaine, 1868 :186).

Par ailleurs, en ville, ce même sentiment habite le personnage. Elle vit dans un perpétuel sentiment d'insécurité. Et pourtant, en dépit de cette méfiance, elle va entrer en union avec un homme. C'est ce qui amène le narrateur à dire que « la vie s'était moquée de sa propension à se méfier de quiconque recherchait sa compagnie » (p.35). Néanmoins cette relation sera de courte durée.

En somme, il a été question de faire ressortir dans ce chapitre les conséquences du rejet. Pour ce faire, deux plans ont retenu notre attention : le plan social et psychologique. Au plan social, nous avons recensé trois conséquences à savoir : le renfermement, la fuite vers l'ailleurs et la crise identitaire. Au plan psychologique deux conséquences ont été mises en exergue : la folie et la méfiance. Au regard des conséquences identifiées, nous pouvons dire que le rejet soulève des répercussions négatives car il constitue un frein à l'épanouissement de l'individu et consacre son mal-être dans la société dans laquelle il vit. Ainsi, si Miano aborde

une telle thématique dans son œuvre, ce n'est pas pour embellir son roman; c'est dans un but précis. Quel est donc ce but ? Le prochain chapitre sur la vision de l'auteur se chargera de nous apporter quelques éléments de réponses.

## CHAPITRE 4 : LA VISION DU MONDE DE L'AUTEUR

L'œuvre littéraire traduit une représentation qu'une époque se fait de la réalité. Dans cette optique, tout écrivain est malgré lui un peu tributaire de son appartenance à cette époque. C'est ce qui explique le fait que chez les auteurs contemporains, on retrouve les préceptes communs. La connaissance du contexte historique de l'œuvre facilite sans doute sa compréhension. L'écrivain dès lors se présente comme un visionnaire et l'œuvre qu'il produit prend une teinte particulière. Cet ensemble d'impressions confère à l'œuvre sa personnalité, sa cohérence. Voilà pourquoi Jean Paul Sartre affirmait : « l'écrivain est un parleur : il désigne, démontre, ordonne, refuse, interpelle, supplie, insulte, persuade, insinue... toute chose qu'on nomme n'est déjà plus tout à fait la même chose. Elle a perdu son innocence. » (1948 :26). L'écrivain joue donc un grand rôle, celui de changer, d'améliorer, et de stigmatiser les conditions de vie des hommes, et au-delà celles de la société. Le problème qu'il pose se déploie à l'intérieur de la démarche de l'analyse littéraire et s'inscrit dans cette représentation du monde, d'où la notion de vision du monde. La vision du monde détermine une structure englobante et s'explique par rapport à des structures plus vastes. Dans ce chapitre, Miano nous propose d'une part de jeter un regard équilibré sur le passé, nous montre son engagement et d'autre part préconise une révolution pour une Afrique meilleure.

### 4.1. Un regard équilibré sur le passé

Le passé est important dans la vie quotidienne, mais il ne doit constituer ni une entrave, ni un passage obligé à notre réalisation. Il convient de l'analyser d'une façon objective et exprimer ce qui est susceptible d'apporter quelque chose de supplémentaire. Il doit être revisité car nous ne devons pas rester relativement attachés au passé. C'est pourquoi Ayané refuse de copier les habitudes des hommes d'Eku qui croient aux ancêtres et évitent de se poser des questions sur l'avenir. Elle dit à ce propos qu' « elle ne partageait pas leurs croyances dans les forces de l'au-delà censées régir tout ici-bas. Elle y voyait la source de l'habitude qu'on avait ici de se laver les mains de soi-même. » (p.62).

Il ne s'agit pas de nier le passé, ce qui importe c'est de cesser de le percevoir avec un regard personnel qui ne tienne pas compte du concept de mondialisation, d'ouverture. Dans *L'Intérieur de la nuit*, les miliciens qui sont attachés aux traditions s'accrochent au passé glorieux des ancêtres. Ils refusent de couper avec les racines et de ce fait, pratiquent le rejet. C'est pourquoi Isilo dit à ce propos que « très tôt, du temps de ses études, il avait fait ce rêve. L'Afrique se tenait debout. Elle parlait, elle était entendue. » (p.98). Ces habitants continuent à préserver jalousement les traditions qui, loin de favoriser leur épanouissement, les avilissent ou tout au plus les asphyxient de la même manière. La polygamie est l'un de ces aspects traditionnels. Le narrateur précise que pour les femmes d'Eku, « que les hommes aient plusieurs femmes ne les dérangeait pas, puisque les liens du mariage n'avaient pour but que de leur donner un statut face au clan. » (p.38). Il en est de même de la phallocratie et de la virginité requise de la jeune épouse. Cette œuvre interpelle donc tous les peuples d'Afrique afin que ceux-ci s'arriment au train de la mondialisation. Il ne s'agit pas de tourner le dos aux traditions mais de s'ajuster au monde nouveau qui prône l'ouverture, la compréhension mutuelle et l'interaction entre les peuples de divers horizons.

L'écriture de Miano à forte connotation scatologique va dans ce sens. Elle en use abondamment dans son œuvre dans le but de choquer les sensibilités et ainsi faire voir aux lecteurs les réalités de la société qui sont loin d'être aussi belles et pures qu'on le croit. Pour mieux l'illustrer, elle met en scène la défloration d'Ayané :

À l'âge de treize ans, Ayané s'était déflorée elle-même, à l'aide d'un tubercule de manioc. Autour d'elle, les filles se faisaient presque toujours une idée très brutale de ce qui les attendait dans la couche de leur époux. On les culbutait dans les fourrés, vers l'âge de neuf ans ou un peu après. Des hommes de passage au village. Leurs oncles ou leurs cousins, quelquefois. Elle n'avait pas voulu vivre cela. Alors, elle avait elle-même rompu la membrane. Sans trop d'émotion d'ailleurs. La pensée de ce flot de sang répandu sous les assauts d'un sexe d'homme la dégoûtait. Ce n'était pas romantique. C'était sale. Et tous ces types, qui voulaient à toute force voir leur pénis enduit du sang d'une jeune fille, étaient des porcs. (p.37).

Cette scène est décrite avec force détails. Loin de donner une importance à la virginité de la femme, elle suscite plutôt le dégoût. En effet, la présentation détaillée de la situation nous montre que les valeurs chères à l'Afrique se meurent, cédant ainsi la place à des valeurs décadentes. On voit ici que loin de jouer le rôle alloué à eux, « les oncles et cousins » pratiquent l'inceste à l'endroit de leurs enfants. C'est à un retournement de valeurs auxquels on assiste. C'est pourquoi Jacques Chevrier affirme que

La crudité et la violence du langage, la complaisance délibérée marquée par certains écrivains contemporains pour le macabre et l'abject, souvent associés au sang et au sexe, sont, nous semble-t-il, à rapprocher de la représentation du monde que nous proposent les peintres, les poètes et les dramaturges des années vingt (2005 :273).

Par ailleurs, la scène de cannibalisme qui est présentée dans l'œuvre nous expose les atrocités auxquelles se livrent les miliciens pour survivre et sauvegarder leur culture. La crudité du lexique employé dans cette scène, la précision des détails soulignent la répugnance, l'horreur que le narrateur n'essaye en aucun cas de masquer :

Après l'avoir dépouillé de ses vêtements, on étendit à terre le jeune Eya. Il avait cessé de se débattre. Ibanga tendit à Esa le couteau qui avait servi quelques instants plus tôt à mettre Eyoum à mort, et dont la lame était encore maculée de son sang noir. Les deux autres lui maintenaient les membres au sol. Esa voulut lui couvrir la bouche de sa main pour l'empêcher de crier, pendant qu'il lui perforerait la poitrine. Isango s'approcha et lui fit signe d'ôter sa main, et de prélever en premier lieu les organes génitaux de l'enfant. D'une main mal assurée, les yeux baignés de larmes, il s'exécuta. Il dut s'y reprendre à plusieurs reprises, pour découper l'ensemble. Le petit poussa un cri aigu, qui devait s'imprimer à jamais dans la mémoire de chacun. Le hurlement envahit la nuit, grimpa par-delà les collines, sembla atteindre la cime des arbres, et chaque villageois le reçut en plein cœur. [...] il fut demandé à Ebé de prendre sa part du sacrifice en détachant à la machette la tête du corps, puis en découpant les cuisses dont il faudrait séparer la chair des os. (pp.119-120).

À travers cette représentation de l'horreur se dégage chez Miano un sentiment de révolte. Il s'agit ici d'une écriture subversive car il y a « une débauche de séquences plus insupportables les unes que les autres [...], sans parler d'une complaisance pour les scènes à caractère scabreux, scatologique... » (J. Chevrier, 1984 : 149). L'intention de l'auteure est d'amener les populations à se remettre en cause et opérer un changement. À cet effet, elle semble épouser cette opinion selon laquelle c'est derrière ce qui choque que se trouve la morale. Le désir de Miano est donc de purifier le monde de ces atrocités, de toucher un grand nombre d'individus par le biais des mots.

Pour elle donc, ces individus ne sont plus nécessairement africains ou occidentaux: ce sont davantage des êtres du milieu. « Des habitants de la frontière ». La délimitation n'est pas un mur mais, au contraire, un lien « la frontière, pour moi, n'est pas le lieu de la séparation, mais celui où les mondes se touchent. En permanence. Nous autres Africains contemporains, nous habitons ce lieu » dira-t-elle (Miano, 2008 :10). Dans cette volonté de changement se profile l'idée de bannissement des frontières. L'enjeu pour l'africain revient

ainsi à se sortir du joug impérial et de ses mythologies paralysantes pour se réapproprier et construire l'image que l'on veut de soi.

Miano dans cette œuvre et à travers le thème du rejet invite donc les Africains à regarder vers l'avant plutôt que de se cramponner à un passé dont les bases tombent en désuétude. En effet, elle constate que les sources anciennes dont ces populations clament haut et fort le retour, la colonisation qu'ils taxent de spoliatrice sont certes des réalités qu'il faudrait pour un instant mettre de côté et penser à l'avenir car ce n'est pas la nostalgie du passé douloureux qui va permettre à l'Afrique de se développer mais plutôt la contribution de chaque individu dans la construction de celle-ci. Chacun est appelé à collaborer avec l'autre et l'accepter. Mieux vaut vivre dans le présent et chercher à comprendre ce qui se passe ici et maintenant que de s'accrocher aux rudiments du passé. Les personnages du roman s'accrochent aux vestiges de ce passé où regrets et amertumes rythment le décor. Ce qui aboutit au phénomène de rejet comme cela est palpable dans les propos d'Isilo : « il faut que vous le sachiez, ce n'est pas uniquement l'Homme qui a vu le jour sur la terre d'Afrique ! Ce sont aussi la conscience et la connaissance qui président à l'édification de toute chose. » (p.93). En effet, pour celui-ci, l'Afrique recélait de nombreux atouts, il faut le reconnaître ; seulement pour Miano, ce qui importe, c'est de ne pas se limiter à ce passé glorieux, mais voir plus loin et croire en l'avenir. Il faudrait, de ce fait, se défaire des représentations, des idées préconçues pour parvenir à communiquer avec l'autre, l'accepter avec ses différences. On devrait envisager l'autre sous l'angle de la complétude, se dire que l'autre c'est celui-là qui donne accès à ce que l'on n'est pas et à ce que l'on ne peut percevoir soi-même. C'est ce dont l'Afrique a besoin pour rayonner. Tout ceci ne peut être possible qu'à travers l'engagement de l'écrivain.

## **4.2. L'engagement de Miano**

L'engagement en littérature désigne l'acte ou l'attitude d'un écrivain qui, prenant conscience de son appartenance à la société et au monde de son époque, renonce à une attitude passive pour mettre son génie créateur au service de l'humanité. L'engagement devient donc un comportement, une conduite qu'un individu adopte face à une situation précise. Cette conduite implique abnégation, courage et responsabilité. En effet, l'homme engagé accepte et assume les conséquences morales et sociales de sa prise de position.

*L'Intérieur de la nuit* est perçu comme une arme de défense pour l'homme opprimé. Miano refuse de rester muette : elle accepte de décrier les fléaux qui minent la société africaine.

Cet engagement est une idéologie révolutionnaire et constructive. Elle s'engage à médiatiser les souffrances des hommes et à y proposer des remèdes. En fait, Miano choisit de refaçonner, mieux de recréer le monde : « le changement était devenu un crédo » (p.29). Le rejet est certes le fait de la communauté d'Eku, mais elle engage tout le continent dans le combat. Pour elle, les opprimés doivent garder la tête haute, affronter courageusement leur destin et surtout, transcender leur situation pour accéder au bonheur. Il s'agit pour l'écrivaine de s'engager pour l'amélioration de la vie des Africains. Son roman propose un effort d'épuration par lequel l'homme surmonte les obstacles qui empêchent l'accès à une existence meilleure. Miano pense à une vie meilleure pour l'Afrique qui est endurente et devient comme un repère à l'instar de la femme, d'où cet extrait : « leur rôle était de demeurer telles des piliers fixes sous le soleil d'être des fondations et des repères » (p.24).

Le cri de L'Afrique doit être entendu, ou mieux écouté. À ceux qui l'ont déçue Epupa déclare :

Maintenant il suffit ! Je le dis et le redis. Suffit de faire semblant, de toujours accuser les autres. Ils ont leurs torts et leurs mains sont souillées de sang dont ils se sont abreuvés. Mais quoi qu'ils aient pu faire, et quelles qu'aient pu être les manipulations ourdies par eux contre nous, ils ne peuvent porter les crimes qui sont les nôtres (pp.212-213).

De plus, elle pense que la femme peut être un atout incontournable pour le changement de l'Afrique. Souvent reléguée en arrière-plan, c'est pourtant elle qui, dans l'œuvre, détient le secret du changement. C'est elle qui perçoit le problème existant et qui peut y remédier à condition qu'elle soit prise en considération. Ainsi dans *L'Intérieur de la nuit*, Ié fait le rêve préfigurant l'invasion des miliciens dans le village et le révèle à Eyoum, le chef du village « j'ai rêvé l'ancien, c'est pour bientôt [...]. Or tu es mieux placé que moi pour savoir qu'une noce est synonyme de mort [...]. Les étrangers vont venir et vont le sacrifier. » (pp.64-65).

C'est toujours Ié qui courageusement affronte les miliciens et permet à une partie du clan d'avoir la vie sauve. Ié apparaît donc comme une femme, mieux une mère protectrice qui se sacrifie pour ses enfants. Sa détermination se lit dans ces propos

Jeunes gens, j'aurais pu vous mettre au monde tous, aussi vous me permettrez de m'adresser librement à vous. Pourquoi avoir attendu la nuit pour vous présenter chez nous,

alors même que nous vous avons vus tout le jour, vous promener au-dessus de nos collines ? [...]. Quelle est cette manière de venir effrayer les gens chez eux et de soumettre un clan d'honnêtes personnes à des solennités sans signification ? Les enfants sont fatigués, la plupart ne se sont pas mis une miette sous la dent. Je ne comprends même pas qu'ils soient tenus de demeurer ici. Que les adultes restent et que les enfants puissent regagner les cases. (pp.100-101).

À travers ces propos, nous constatons que loin d'implorer les miliciens, ce personnage donne des ordres. À partir de ces mots, elle voudrait les amener à libérer les enfants. Ce discours pacifique de la doyenne va parvenir à circonvenir ceux-ci. Ils vont obéir à sa recommandation. Par cette manière d'agir, Miano interpelle les Ekus et les Africains. Elle leur montre que la guerre n'est pas nécessaire pour se faire comprendre. La parole à elle seule peut jouer ce rôle encore faut-il utiliser les mots appropriés.

L'œuvre littéraire étant le reflet de la conscience collective qui se reprend, se transforme mais qui est influencée par une conscience individuelle, le roman de Miano se veut donc une action, une arme ; elle opte pour le combat par les mots, mieux par la plume. Dans son œuvre, à travers le rejet, elle illustre son engagement; elle met l'accent sur la lutte contre l'analphabétisme et l'ignorance à travers Wengisané.

L'éradication des pratiques d'exclusion passe par la lutte contre l'ignorance et l'analphabétisme qui constituent un frein à l'éclosion du génie africain, de même qu'il nuit à la compréhension mutuelle. Ainsi, à Ayané qui se révolte face à la mise à mort d'Eyia par le clan, Wengisané rétorque : « ces gens sont des analphabètes, et lorsqu'on n'est pas instruit, on se soumet toujours à la raison du plus fort » (p.198). Miano, à travers l'analphabétisme des Ekus pointe du doigt la situation de l'Afrique où l'ignorance constitue un frein à l'épanouissement des individus d'autant plus que le recours à certaines pratiques obsolètes relève de l'obscurantisme. En procédant ainsi, elle exhorte les uns et les autres à plus de conscience. Ceci passe par le biais de l'éducation, une éducation de masse, c'est-à-dire ouverte à tous. Voilà pourquoi Wengisané demande à sa nièce plus d'indulgence dans son jugement :

Tu ne peux pas juger des gens à qui tu n'as rien à offrir de mieux que ce qu'ils ont : leur vie et leur manière de la vivre. Tu ne peux pas te tenir au bord du fossé au fond duquel ils se débattent, cet abîme d'ignorance et de superstitions, pour ne faire que les y enfoncer un plus. (p.199).

Il s'agit donc pour elle de se dresser contre une société traditionaliste où les hommes sont des loups pour les autres et sèment la souffrance et la mort. Elle préconise de ce fait une révolution pour que l'Afrique puisse guérir de ses blessures.

### **4.3. Miano et la révolution pour une Afrique meilleure**

Abordant la réalité historique, politique et culturelle du village Eku, la romancière dénonce les tares bien connues de nos sociétés africaines à savoir la crise identitaire, le rejet, l'analphabétisme et le cannibalisme. Elle fait de sa plume une arme de combat contre le rejet, s'inscrivant ainsi dans le même registre qu'Aimé Césaire qui clame : « ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouche, ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir » (Aimé Césaire, 1956 : 42).

Miano est aussi maîtresse de son discours. En effet, le style de la romancière constitue une preuve de sa prise de position. De même, la thématique qu'elle aborde lui permet de se révéler au lecteur. Dès lors tout importe ; non seulement le fond de sa pensée mais aussi la forme par laquelle elle s'exprime, et aussi ce qu'elle dit explicitement. C'est dans cette perspective que nous étudions le rejet chez Miano. Par la dénonciation de ce travers social, l'auteure milite pour un changement radical dans la société. Elle exige que cessent la torpeur et le conservatisme et que règnent l'union, l'amour et surtout l'harmonie. Le titre, *L'Intérieur de la nuit*, exprime le dévoilement du mystère et la découverte de l'interdit. À travers celui-ci, il ressort que l'auteure promène un regard critique sur sa société.

La lutte d'Ayané s'étend sur le continent africain et elle vitupère avec force sur tout ce qui nuit à l'Afrique. Bien plus, elle vilipende les traumatismes de la colonisation. Par sa plume Miano lève le voile sur les entraves de l'indépendance véritable de l'Afrique. Mais, elle espère une ère nouvelle où les Africains seront soudés. Cet espoir est traduit par le cri qu'Ayané lance pour s'associer à Epupa la folle: « sans savoir pourquoi, Ayané ressentit le besoin de se joindre à elle. Alors elle étreignit la jeune femme et, comme elle, cria de toutes ses forces. » (p.211).

À travers le regard d'Ayané, Miano dénonce l'attitude fataliste des Ekus qui plutôt que s'engager dans la lutte contre les difficultés de la vie restent cloîtrés dans l'ignorance totale. En effet, celle-ci est la résultante immédiate de l'esprit conservateur de ce peuple. Cette attitude s'observe chez Esa, Ekwé et Ebé qui présentent aux miliciens leur couardise. L'invocation des ancêtres aux moments de détresse devient leur leitmotiv au détriment de l'engagement personnel. C'est pourquoi, les regardant trembler, Isilo affirme que « la

faiblesse chez un homme était contre nature, il devait l'éradiquer car ce n'était pas avec ce type d'individus que l'Afrique retrouverait sa prépondérance » (p.96).

Pour elle, les Ekus et les Africains devraient cesser de s'enfermer dans la torpeur, se débarrasser du complexe d'infériorité dans lequel ils sont restés confinés. En effet, elle pense que nul destin n'est tracé d'avance, à chaque nation ou peuple de tracer sa voie, son destin. Elle invite donc ces populations à s'ouvrir au monde en rejetant la vie en autarcie qui, pour eux constitue un privilège. Les temps changent et avec lui les sociétés. Pour éradiquer le phénomène de rejet, il convient aussi de mettre un terme à certaines pratiques obsolètes chères à l'Afrique. C'est pourquoi Epa souligne qu'« il y a eu certes des sociétés secrètes dont les façons de faire n'étaient pas celles du commun. Mais elles sont aujourd'hui toutes dissoutes» (p.109). Vouloir restaurer certains modes de vie ancestraux tels que le veut Isilo c'est vouloir replonger dans la barbarie la plus totale, c'est vouloir opter pour la régression. Pour Miano, il importe donc de lutter contre les aspects négatifs de la tradition africaine car tout n'est pas dans la tradition.

Montrer que le phénomène de rejet constitue un frein au développement des Ekus revient à jeter un regard sur la situation tragique de l'Afrique. Loin donc de rester indifférente, l'auteur de *L'Intérieur de la nuit* s'insurge contre ces pratiques et insuffle une lueur d'espoir à la société Eku, et au-delà à l'Afrique.

Par ailleurs, elle invite à la reconnaissance des responsabilités individuelles et collectives dans le fait colonial, à travers Epupa. En fait, Epupa est une amie d'Ayané, les deux ayant suivi des études à l'université de Sombé. Aujourd'hui, elle est certes devenue folle, mais n'a pas perdu la raison, alors sans ambages, elle crie dans la rue à qui veut l'entendre :

Pouvons-nous continuer à prétendre que des millions de nos fils nous furent arrachés, sans la moindre complicité sur place ? Confessons la faute ! Prenons-en notre part. Je le dis et le redis ! Il est temps de reconnaître que nous avons participé à notre propre saignée... Si nous n'admettons pas les noirceurs du passé, saurons-nous nous défaire de celles qui nous étreignent encore si vigoureusement ? (p.213).

Il apparaît dans les propos du personnage une sorte d'auto-culpabilisation. Si la situation vécue par la population d'Eku et du Mboasu en général relève de la colonisation, une part de responsabilité revient à ces peuples. Elle pointe ainsi un doigt accusateur sur les miliciens responsables des atrocités. Il s'agit aussi d'un cri de détresse lancé à l'Afrique. Pour elle, « il ne s'agit pas d'excuser ce qui s'est passé, mais de le comprendre, de savoir sur quoi

cela repose, pour pouvoir l'éviter » (p.203). Au même titre qu'elle, Marcelin Vounda Etoa pense que

Le roman de Miano peut en effet être lu comme une métaphore filée où Epupa symbolise l'Afrique nouvelle, à côté de la vieille Afrique qui se cadavérise lentement. Cette Afrique nouvelle ne verra se dessiner « Les contours du jour qui vient » qu'après avoir identifié et nommé la douleur dont elle est depuis longtemps habitée. Elle pourra alors mieux la chasser et se construire en renonçant à toute colère. Pour accéder à la félicité de la lumière du jour et à la liberté, il faudra que cette Afrique-là assume son histoire (traite, colonisation, etc.), qu'elle croit « qu'il est possible d'arracher à la vie ce dont on n'aura pas hérité, et d'acquérir par sa volonté ce qui n'aura pas été transmis. (2006 : 3).

Ayané propose également une lueur d'espoir non seulement aux Ekus mais aussi à l'Afrique toute entière. L'auteure ne s'enferme pas dans la négation de l'autre comme le fait la population d'eku, ce qui serait l'aveu de son impuissance et de la mort de son statut d'écrivaine. Elle fustige à merci les illusions perdues mais n'abdique pas. C'est le cas d'Ayané, son héroïne, qui pense que « l'ignorance ne pouvait être un gage d'innocence » (p. 126). Son œuvre chante l'espoir, la confiance en l'homme. Elle incarne aussi la vision future d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle cosmogonie. Cela impose de donner le temps au temps tout en prenant date avec le futur car tout le reste viendra avec son temps. Elle invite l'homme à ne jamais se désespérer de lui-même. À développer les stratégies de survie et à être courageux. C'est cette exhortation qui habite Wengisané lorsqu'elle invite Ayané à prendre son courage et à rester pour apprendre à connaître son peuple, à savoir ce qui les motive avant de prendre position vis-à-vis de ceux-ci. C'est ce qui transparait dans cet extrait :

Wengisané faisait ce qu'elle pouvait pour aider sa nièce à comprendre les valeurs des villageois d'eku, leur vision du monde. Elle n'y parvenait pas. [...]

- Il faut que je retourne à Paris, j'ai ma thèse...

- Rien ne presse, pour la thèse. Nous sommes en juin. Tu as quelques mois devant toi, avant la rentrée universitaire... Pourquoi ne pas les consacrer à essayer de comprendre ce qui t'échappe, ici à Eku, mais plus généralement au Mboasu ? (pp. 198-204).

En outre, Ayané symbolise l'espoir pour une Afrique en mal d'elle-même car son désir de justice la fait condamner sans appel le cannibalisme et par-delà le comportement de son clan. En effet, Miano, lors d'une interview dans le magazine Amina reconnaît s'être inspirée du reportage des enfants soldats au Zaïre. Ce reportage va susciter en elle une question : « Pourquoi les gens ont-ils accepté de manger cet enfant ? » À cette question, elle répond : « je

voulais comprendre les mécanismes mentaux qui expliquent comment on peut commettre un acte aussi horrible. Pourquoi on l'accepte et comment on vit avec.» (Amina, Novembre 2005). Et, c'est ce questionnement qui amène l'auteure à faire de son héroïne un porte-flambeau. Ainsi, Ayané se présente comme son double, son interprète. Léonora Miano nous oblige à nous remettre en question, et à penser un peu plus au sort des autres, ces autres dont on se sent parfois si loin, mais dont nous sommes si proches. Voilà pourquoi, Ayané va s'interroger sur elle-même, sur ce qui pousse l'être humain à commettre les pires exactions et sur cette Afrique engluée dans ses traditions et incapable de s'émanciper. Miano met donc en exergue dans cette œuvre la crise des rapports humains que la colonisation, les guerres intestines ont mis sur pied.

De plus, à lire Miano, on devrait pouvoir inférer qu'il y a urgence à repenser l'organisation interne de la famille africaine. Cette organisation est la toile de fond du système social, car une société ne doit son rayonnement à l'intérieur comme à l'extérieur de ses frontières que grâce à la formation judicieuse et adéquate de ses membres depuis la cellule familiale. Or le noyau de cette famille étant l'enfant, il importe que les anciens lui octroient une place plutôt que d'abuser de leur autorité auprès de lui. Elle exhorte les anciens à cultiver la tolérance. C'est ainsi que dans l'œuvre, elle dénonce l'attitude de la doyenne; Ié aurait pu apprendre à Ayané les us et coutumes du clan au lieu de recourir à la violence. L'enfant symbolise donc ici le relai; pour ce faire, il doit collaborer dans la paix avec les aînés pour que la transition soit au mieux assurée. L'auteure s'inscrit donc en faux contre le bannissement des droits de l'enfant et invite à l'union de tous pour qu'une vie harmonieuse soit possible dans la communauté.

Selon elle, la civilisation universelle se constituera grâce à une synthèse positive des valeurs des deux mondes. Elle invite donc les hommes à briser les barrières entre eux et promeut l'esprit d'analyse et de compréhension mutuelle car, une société prise dans l'étau de la tradition court à la perte s'il n'y a aucun espoir au bout du compte. Il convient donc de laisser le passé au passé et donner une nouvelle chance au présent. Le message d'espoir est tel que tout au long de la vie, il y a des occasions où l'on est arrivé au bout de sa capacité de souffrance, mais on arrive toujours à se refaire, à se reconstruire et ce n'est que pour faire face au prochain assaut. Tel est le message dont Ayané et Epupa sont porteuses. Elles portent en elles les gènes d'un possible changement, de l'espoir d'une volonté de ne pas se laisser aller dans cette tragédie, de ne pas se laisser engloutir par cette nuit noire. Elle s'affirme et suscite

de ce fait une lueur d'espoir. En effet, loin de se laisser abattre par le rejet dont elles sont victimes, elles affirment leurs indépendances et luttent pour ce qu'elles croient être justes.

À travers la dénonciation du rejet, Miano n'a donc qu'un souhait : l'espoir d'une Afrique nouvelle, d'un monde nouveau où chacun vivra en harmonie avec l'autre, où nous vivrons la main dans la main sous la base du respect mutuel. Une Afrique qui saurait faire table rase de certaines traditions et coutumes barbares pour ne garder que celles pouvant les aider à se mouvoir sur la scène internationale. Son rêve est de purifier le monde nouveau de ces atrocités, de toucher un grand nombre d'hommes et de femmes par les mots dans le changement qu'elle préconise.

En somme, le roman de Miano sonne le glas des temps anciens et annonce l'avènement d'une ère nouvelle où tous les individus seront traités au même pied d'égalité. En temps qu'écrivaine, Miano pose par son engagement les bases d'un changement. Pour elle, la survie de l'individu prime sur le respect des valeurs traditionnelles qui malheureusement sont des habitudes, des lois immuables. Le rejet qu'elle développe dans son œuvre est donc un levier de transformation et du progrès social. L'écriture du rejet devient par conséquent un moyen efficient de dénonciation des tares qui avilissent la société africaine. *L'Intérieur de la nuit* est donc une arme qui permet à l'auteure de lutter pour l'instauration d'une Afrique nouvelle.



## **CONCLUSION GÉNÉRALE**

Au terme de notre réflexion, il convient de rappeler que le choix du thème de notre sujet *le rejet dans L'Intérieur de la nuit de Léonora Miano* a été motivé par des objectifs précis. Il s'agissait pour nous de démontrer que les rapports négatifs que les personnages entretiennent entre eux suite au rejet ont une grande influence sur leur personnalité. Pour mener à bien notre réflexion, nous avons opté pour deux méthodes : la thématique de Jean Pierre Richard et la sociocritique de Lucien Goldmann. Au regard des approches utilisées, nous avons trouvé intéressant de structurer notre travail en quatre chapitres.

Dans le premier chapitre intitulé *les protagonistes du rejet et leurs mobiles*, notre analyse a porté sur deux aspects : les protagonistes d'une part et les mobiles d'autre part. Dans la première partie de cette étude, nous avons identifié les personnages qui rejettent les autres ou certains aspects de la société. Nous avons constaté que ce sont la population d'Eké et les miliciens qui rejettent pour les premiers toute une famille et pour les seconds la colonisation. La deuxième partie nous a permis quant à elle d'identifier les raisons qui poussent les uns à exclure les autres. Au rang des raisons évoquées, nous avons remarqué que c'est principalement l'attachement aux valeurs ancestrales qui poussent ces deux protagonistes à rejeter la modernité et ceux qui la véhiculent. Dans l'œuvre, il s'agit de la famille Eké.

Dans le deuxième chapitre intitulé *les manifestations du rejet dans L'Intérieur de la nuit*, notre tâche a consisté à présenter les indices ou les caractéristiques du rejet dans l'œuvre. Pour ce faire, nous avons procédé en deux étapes. La première étape nous a permis de mettre en lumière le mépris dont est victime la famille d'Eké. Ici, à travers les propos médisants, les injures et le mysticisme, le clan d'Eké nous montre comment il se désolidarise et éprouve de l'aversion pour cette famille, la raison étant son contact avec la modernité, qui pour eux s'inscrit dans le cadre de la marginalité. La seconde étape nous a permis de mettre en exergue les méthodes mises en place par les miliciens pour extirper la colonisation de leurs vies. Il s'agit de l'endoctrinement. Cet endoctrinement va se faire par le biais des idées révolutionnaires et par le sacrifice humain. En procédant ainsi, leur objectif est de régénérer le clan, lui conférer ses valeurs d'antan.

Dans le troisième chapitre consacré aux *conséquences du rejet sur les personnages*, deux axes ont orienté notre réflexion : les conséquences sur le plan social et sur le plan psychologique. Sur le plan social, nous avons abordé le renfermement, la crise identitaire et la fuite vers l'ailleurs. Ces trois éléments nous permis de voir que l'individu rejeté souffre de l'isolement auquel l'astreint son peuple (Ayané et Inoni). Chez Ayané cela va favoriser une remise en question profonde qui aboutira à la crise identitaire et à la fuite vers l'ailleurs.

L'ailleurs symbolisant la liberté que le personnage recherche pour être soi-même. La deuxième partie du chapitre consacrée aux conséquences sur le plan psychologique nous a permis d'aborder la folie et la méfiance. En effet, nous avons constaté que les différentes rebuffades que subissent les personnages rejetés vont créer des dérèglements et aboutir à la folie chez certains (Aama, Inoni, Ito, Isadi et Epupa), chez d'autres à la méfiance. Méfiance parce que le personnage veut préserver le peu qu'on lui offre (Ayané) et de ce fait, il adopte un comportement où il sera irréprochable aux yeux de son peuple.

Le dernier chapitre quant à lui est titré *la vision du monde de L'auteur*. Ici, il a été question pour nous de montrer ce qui motive Miano à focaliser son attention sur le phénomène de rejet. Nous l'avons donc structuré en trois parties. La première partie, un regard équilibré sur le passé nous a permis de voir que l'auteure invite les Ekus et les Africains à aller de l'avant plutôt que de se cramponner à un passé dont les bases tombent en désuétude. Pour elle, la tradition est certes importante mais nous devons d'y puiser des valeurs saines capables de nous permettre de nous ouvrir au monde. La deuxième partie quant à elle est consacrée à l'engagement de l'auteure. Miano, en dénonçant les fléaux qui gangrènent cette société, fait de son écriture une arme de combat. Combat contre l'analphabétisme, la fatalité et l'inertie. Ainsi, elle invite les populations et les gouvernements Africains à se mettre ensemble, à ne plus avoir peur, à prendre leurs destins en main pour que de tels phénomènes disparaissent. À cet égard, elle nous propose une révolution qui constitue la troisième partie du chapitre. En effet, pour que celle-ci soit effective les Ekus et par conséquent les Africains doivent mener des luttes pour sortir de l'obscurantisme auquel ils sont restés engravés et savoir que le progrès ne se construit pas sur le rejet des différences, mais dans l'acceptation de celles-ci, dans la complémentarité.

Ces quatre chapitres nous ont donc permis de voir que Miano milite pour la désaliénation du peuple et l'amélioration des conditions de vie de l'homme en général. En tant qu'arme d'expression de l'auteure, ce sujet recèle plusieurs intérêts.

Sur le plan didactique, cette auteure à travers cette thématique invite le comité éducatif à savoir faire face à la discrimination en milieu scolaire, à en repérer les indices afin de les éradiquer. Elle pense que quels que soient les motifs du rejet les conséquences qui en découlent peuvent être dramatiques. Il convient donc d'assumer la diversité d'identités en promouvant la solidarité. Il s'agit d'une interpellation de la communauté éducative afin que celle-ci soit plus attentive aux comportements affichés par les élèves et procéder aux sanctions

si le besoin se fait sentir. C'est à cette seule condition que le tribalisme voire même le racisme pourra disparaître de nos sociétés.

Notre thème recèle aussi un intérêt social dans la mesure où la colonisation, les guerres civiles, le poids de la tradition et leur rejet, sont des phénomènes de société ; et parce que l'écrivain ne saurait rester en marge de celle-ci, il se doit donc de révéler à travers ses écrits sa vision du monde sur les problèmes de son époque. Ceci afin de proposer ensuite des pistes de solutions car, comme le dit Jean Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature?* « Chaque livre est le refus d'un monde et la postulation d'un autre », (Sartre, 1948 :55). Elle privilégie la solidarité et la compréhension, et invite les hommes à s'accepter mutuellement quelles que soient leur origine, leur religion et leur culture. Pour elle, c'est grâce à ce métissage que l'Afrique pourra émerger et devenir une nation forte.

Un intérêt philosophique se dégage aussi dans la mesure où les problèmes tels que le rejet, le bonheur, la souffrance, les crises identitaires sont des thèmes liés à la condition humaine. À ce niveau, elle présente l'homme comme une valeur à ne point négliger et l'interpelle afin qu'il prenne conscience de ce fait. Par le biais d'Ié, elle dira d'ailleurs : « le vivant est sacré, et nous devons préserver nos vies. » (p.134). En tant que tel, elle milite pour la valorisation de la vie humaine.

A decorative orange border with rounded corners and a scroll-like effect on the left side, framing the text.

## **BIBLIOGRAPHIE**

## **I- CORPUS**

- Miano, Léonora (2005), *L'Intérieur de la nuit*, Paris, Plon.

## **II- AUTRES ŒUVRES DE L'AUTEUR**

- (2006), *Contours du jour qui vient*, Paris, Plon.
- (2008), *Tels les astres étreints*, Paris, Plon.
- (2008), *Afropean Soul*, Paris, Flammarion.
- (2009), *Les Aubes écarlates*. Paris, Plon.
- (2011), *Ces âmes chagrines*, Paris, Plon.
- (2012), *Habiter la frontière*, Paris, L'Arche.
- (2013), *La saison de l'ombre*, Paris, Grasset.

## **III- OUVRAGES THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES**

- Cazes, Hélène (1993), *Jean Pierre Richard*, Paris, Éd. Bertrand-Lacoste.
- Gérard, Gengembre (1996), *Les Grands courants de la critique littéraire*, Paris, Le Seuil.
- Richard, Jean-Pierre (1961), *Poésie et profondeur*, Paris, Éd. Du Seuil.
- Tadié, Jean Yves (1987), *La Critique littéraire au XXe siècle*, Belfond.
- Beaud, Michel (1985), *L'Art de la thèse*, Paris, la Découverte.
- Goldmann, Lucien (1959), *Le Dieu caché : Étude sur la vision tragique dans Les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Paris, Gallimard.

## **IV- OUVRAGES GÉNÉRAUX**

- Anozie, Sunday (1990), *La Sociologie du roman africain*, Paris, Aubier Montaigne.
- Chevrier, Jacques (1979), *Littérature nègre : Afrique, Antilles, Madagascar*, Paris, Armand Colin.
- Chevrier, Jacques (1984), *Littérature nègre*, Paris, Armand Colin.
- Kesteloot, Lilyan (1992), *Anthologie de la littérature négro africaine. Panorama (...)* Paris, Edicef.

- Kesteloot, Lilyan (2001), *Histoire de la littérature négro africaine*, Paris, Karthala, AUF.
- Kom, Ambroise (1983), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro africaine de langue française en Afrique au Sud du Sahara, T1 des origines à 1978*, Paris, ACCT Naamann.
- ————— (1996), *Dictionnaire des œuvres littéraires négro africaine de langue française en Afrique au Sud du Sahara, T2 de 1979 à 1989*, San Francisco, International scholars publication.
- Kristeva, Julienne (2003), *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Flammarion.
- Labou, Sony (1994) *Les Romancières du continent noir, Anthologie*, Paris, Hatier.
- Memmi, Albert (1994), *Le racisme*, Paris, Gallimard.
- Mohamadou, Kane (1982), *Roman Africain et traditions*, Les Nouvelles éditions, Dakar.
- Mouralis, Bernard (1969), *Individu et collectivité dans le roman négro-africain d'expression française*, Paris, Présence Africaine.
- Mudimbe, Yves (1994), *Les Corps glorieux des mots et des êtres. Esquisse d'un jardin africain à la bénédictine*, Paris, Présence Africaine.
- Sartre, Jean Paul (1948), *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard.
- Warnier, Jean-Pierre (2003), *La Mondialisation de la culture*, Paris, La Découverte.
- Mulago G. C. M. (1989), *La Religion traditionnelle des Bantu et leur vision du monde*, Kinshasa, Faculté Théologique de Kinshasa.

## V- MÉMOIRES ET THÈSE

- Nguetsa, Ghislaine (2008), *La Symbolique de la nuit dans Au cœur des ténèbres de Joseph Conrad et L'Intérieur de la nuit de Léonora Miano*, UY1, inédit.
- Poro Souman, Nicholas, (2015) *Identité et Altérité dans L'Intérieur de la nuit de Léonora Miano et Les Couloirs du bonheur de Sophie Yap Libock*, UY1, inédit.
- Tang, Carine Elodie (2010), *Le malaise identitaire dans les romans de Ken Bugul, Léonora Miano et Abla Farhoud*, Thèse de doctorat, Canada, Université Laval.

## VI- ARTICLES ET REVUES

- Abomo-Maurin, Marie-Rose (2010), « Quête identitaire et enquête dans *L'Intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano », *Absence, enquête et quête dans le roman francophone*, Peter Lang, Bruxelles.
- Bailly, A. (1986), « L'émergence du concept de marginalité : sa pertinence géographique ». In *Marginalité sociale, marginalité spatiale*, Paris, CNRS.
- Brodziak, Sylvie, (2010) « Miano, Session ou l'écriture au cœur du monde » in Chautet Achour et Moulin-Civil, *Le Féminin des écrivains Sud et Périphéries*, Cergy Pontoise, CRTF-CICC.
- Brussossa, Mallart (2010), « Habiter un Nom habiter une peau » dans l'œuvre *Tels des Astres éteints* de Léonora Miano, *Langues littérature civilisations des pays francophones*, Paris, Ponti.
- Chevrier Jacques (2005), « D'un exil à l'autre : exil du dehors et exil du dedans chez les romanciers africains contemporains » in *Le lecteur d'Afrique*, Paris, Honoré Champion.
- Collini Maria Benedetta (2012), « Le Cri, le silence, la parole : La trilogie africaine de Léonora Miano », *Langues littérature civilisations des pays francophones*, Paris, Ponts.
- Kana Nguetse, Paul (2011), *Écriture romanesque, musique et (re) construction identitaire dans Tels des astres éteints*, in *Éthiopiennes n° 195, Littérature, philosophie et art*.
- Koagne, Bachelard (2012), « L'hybridité dans *L'Intérieur de la nuit* », *Sémiologie appliquée à la littérature postcoloniale, Langues littérature civilisations des pays francophones*, Paris, Ponti.
- Mungala (1982), « L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs fondamentales », in *Éthiopiennes n° 29, revue socialiste de culture négro-africaine*.
- Nzesse, Ladislas (2010), « Mode de fonctionnement de l'énonciation et modélisation du réel dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano », in *Éthiopiennes n° 85. Littérature, philosophie et art 2e semestre*.
- Vounda Etoa, Marcellin (2006), *Patrimoine N°071*, « Léonora Miano ou l'obsession du sens de la lumière ».

- Wabéri, Abdouraman (1998) « Les Enfants de la postcolonie. Esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire » in *Notre Librairie*, n°135, septembre-décembre.

## VII- SITOGRAPHIE

- <http://etudesafricaines.revues.org>
- <http://www.africulture.com>
- [http://www.erudit.org/revue/etude\\_litt/](http://www.erudit.org/revue/etude_litt/)
- Léonora Miano, <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=8029>, consulté le 07/07/2015 à 21h30)
- <https://sites.google.com/site/alirecritiques/l-interieur-de-lanuit/l-interieur-de-la-nuit> (consulté le 07/07/2015 à 20h.)
- <http://www.revue-analyses.org/>.
- La rencontre de l'occidental et de l'Africain dans le roman ([www.interfrancophonies.org/ABOSSOLO.pdf](http://www.interfrancophonies.org/ABOSSOLO.pdf))
- Littérature francophones d'Afrique noire ([www.vlrom.be/pdf/044goes4.pdf](http://www.vlrom.be/pdf/044goes4.pdf))
- <http://id.erudit.org/iderudit/29724ac>

# TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....	iii
REMERCIEMENTS.....	iv
RÉSUMÉ.....	v
ABSTRACT .....	vi
INTRODUCTION GÉNÉRALE .....	i
CHAPITRE 1 : LES PROTAGONISTES DU REJET ET LEURS MOBILES .....	9
1.1. Les protagonistes du rejet.....	9
1.1.1. La population d’Eku .....	9
1.1.2. Les miliciens ou forces du changement.....	10
1.2. Les mobiles du rejet.....	11
1.2.1. L’attachement au clan.....	11
1.2.2. L’intrusion du modernisme .....	14
CHAPITRE 2 : LES MANIFESTATIONS DU REJET DANS <i>L’INTÉRIEUR DE LA NUIT DE MIANO</i> .....	24
2.1. Le mépris.....	24
2.1.1 La médisance.....	24
2.1.2. Les injures .....	31
2.1.3. Le mysticisme .....	32
2.2. L’endoctrinement des Ekus .....	33
2.2.1. Les idées révolutionnaires.....	33
2.2.2. Le sacrifice humain .....	35
CHAPITRE 3 : LES CONSÉQUENCES DU REJET SUR LES PERSONNAGES.....	38
3. 1. Sur le plan social.....	38
3.1.1. Le renfermement .....	38
3.1.2. La fuite vers l’ailleurs.....	41

3.1.3. La crise identitaire.....	43
3.2. Sur le plan psychologique .....	45
3.2.1. La folie .....	45
3.2.2. La méfiance .....	48
<b>CHAPITRE 4 : LA VISION DU MONDE DE L’AUTEUR .....</b>	<b>50</b>
4.1. Un regard équilibré sur le passé.....	50
4.2. L’engagement de Miano .....	53
4.3. Miano et la révolution pour une Afrique meilleure .....	56
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE .....</b>	<b>61</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>65</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>70</b>